

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

**AFFECTIVITE
ET SEXUALITE**

2

juillet - août 1997.

35 F

Jacques de Jésus

*Avoir assez d'amour :
Marie-Noël*

Vivre à deux

185

185 - 1997

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

La Père Jacques mon maître

Jacques DROUIN p. 3

Avoir assez d'amour : Marie-Noël

Louise LE MOUNIER p. 13

Pour un regard pastoral sur l'homosexualité

Philippe de FONTANGES p. 22

Vivre à deux

Dominique BOURDIN p. 37

L'homme comme vocation à devenir libre

Bernard TURQUET p. 47

SOURCES : L'amour et la beauté

p. 60

UN LIVRE - UN AUTEUR :

p. 67

Sylvie GERMAIN - Les échos du silence

Michel MOUTON - Misère de Dieu

EN LIBRAIRIE : André GENCE

p. 70

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Ce numéro, consacré, comme le précédent, à l'affectivité et la sexualité, s'ouvre sur deux figures qui peuvent nous éclairer. Le Père Jacques tout d'abord, que Monsieur Jacques Drouin a rencontré alors qu'il était tout jeune enseignant. Le célibataire qui cherche à recréer un climat familial autour des trois enfants juifs qu'il a recueillis et le déporté dont le courage fait l'admiration de tous : ces deux visages d'une seule personne se rejoignent dans une même présence évangélique au monde, une même façon de risquer sa capacité à aimer.

Marie-Noël ensuite, dont Louise Le Mounier feuillette délicatement avec nous l'itinéraire. Marie-Noël, elle aussi, ne s'est pas mariée et elle ne cache pas le "dur anneau de la solitude". C'est dans la fréquentation quotidienne des simples gens et des incroyants qu'elle a puisé son chant d'amour.

Ces deux figures en évoquent une troisième, celle de la petite Thérèse, dans sa nuit obscure. Jacques, Marie-Noël, Thérèse, sont comme les figures de proue d'un peuple d'amoureux anonymes, un peuple dont le secret nous manque tant aujourd'hui. Platon ne le pressentait-il pas déjà, lui qui faisait d'Eros, le fils de la ressource et de la pauvreté ?

Les deux réflexions qui suivent sont traversées par une même invitation : celle de passer de l'image à la personne. Elle nous est d'abord adressée par Philippe de Fontanges, qui témoigne de son expérience pastorale, en lien avec le mouvement *David et Jonathan*. " Homos", "gays", "pédés"... ces termes conviennent-ils pour désigner ceux et celles qui sont d'abord à rencontrer, à comprendre et à accompagner comme des personnes ? C'est aux jeunes qui envisagent de vivre ensemble que s'adresse ensuite Dominique Bourdin. Un chemin existe, de l'idylle éphémère à la construction d'un couple. Il passe par la désidéalisée de l'autre et par le renoncement à l'enfance, mais aussi, ce qui rejoint les figures précédemment évoquées, par l'obéissance au réel et l'humour. Enfin, la méditation de Bernard Turquet donne comme l'horizon du parcours que nous avons entrepris. Il s'agit bien, non pas d'être libres, ce que nous ne sommes pas, mais de le devenir. La vie affective et sexuelle est bien un des terrains essentiels où l'homme peut faire advenir cette liberté qu'il porte en germe. "Aïe, la racine de l'amour !" disait Saint Augustin.

Le comité de rédaction

NB : Voici nos nouvelles coordonnées à partir du 1^{er} août 1997 :
3 rue de la Pointe, 94170 Le Perreux-sur-Marne
Tél. : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55

Le Père Jacques mon maître

Jacques DROUIN

"Au revoir les enfants", chacun connaît ce film de Louis Malle qui raconte comment des enfants juifs ont été recueillis et cachés au collège d'Avon. Pendant les jours de vacances, le Père Jacques, directeur du collège, avait gardé avec lui ces enfants menacés et sans famille. Spontanément, il avait invité un tout jeune couple, Jacques et Marie-Thérèse DROUIN, à vivre avec lui et les trois enfants les heures d'intimité de la nuit de Noël 1943. Cinquante ans après, Jacques DROUIN en fait le récit.

Le samedi 27 septembre 1941, je franchissais la porte d'entrée du couvent des carmes d'Avon pour entrer au collège attenant au couvent. J'étais parti de Versailles vers 15 heures, à bicyclette, avec

une valise pleine, en équilibre sur le porte bagages.

Au début de ce même mois de septembre, j'avais accompagné un ami prêtre qui

avait fait le vœu d'aller à pied de Versailles à Lisieux (171 kms en cinq jours, du 5 au 10).

Peu après mon retour, apprenant qu'un père carme, qui prêchait une retraite à Perthes-en-Gatinais, proche de la forêt de Fontainebleau, cherchait un professeur de lettres pour une classe du premier cycle, dans son collège à Avon, je rencontrai ce père et eus un entretien avec lui. Ce qui me frappa, dès l'abord, ce fut son regard perçant qui pénétrait jusqu'au tréfonds de mon être, l'explorant, apparemment, jusque dans les moindres détails ; oui, regard perçant, mais plein de bonté. Bref, à la suite de notre entretien, il me prit à l'essai comme enseignant dans le collège qu'il dirigeait.

Je me trouvais à la croisée des chemins ; simple étudiant, je préparais une licence de lettres classiques : l'entrée au collège d'Avon se présentait comme une chance inespérée car, à la suite de certaines circonstances, j'étais encore à la charge de mes parents.

Simple coïncidence ? Signe particulier de Thérèse ? C'est au petit collège "Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus" que j'allais inaugurer une "carrière" d'enseignant de 38 ans, dont 31 à l'école Saint Jean de Passy, suivis de cinq ans de catéchèse en 6^e et en seconde.

A mon arrivée au collège, le Père Jacques, étant encore à Perthes, ce fut le Père André qui m'accueillit, me montra ma chambre, qui donnait sur un petit cloître fermé, et me mit tout à fait à l'aise.

Le lendemain ou le surlendemain, le Père Jacques me fit part de sa méthode pédagogique avec beaucoup de précision. Tout reposait sur la confiance à accorder aux enfants : absence de punitions humiliantes, seules des réprimandes mesurées qui ne blessaient pas l'enfant et qui lui montraient qu'il était toujours estimé ; une tape dans le dos, suivie d'un sourire et le garçon se "remettait en selle".

A la rentrée (tardive à cause des "événements"), le Père Jacques me confia la

classe de 4^e en français-latin seulement car je passais un certificat de licence le mois suivant. A mon retour, je pris aussi le grec. A partir de ce moment (fin novembre), je devins enseignant complet de lettres classiques. J'étais privilégié : une classe de douze garçons bien disposés, ne posant aucun problème de discipline.

Peu à peu, ma connaissance du Père Jacques se compléta. A Perthes-en-Gatinais, lors de notre première rencontre, j'avais déjà été très impressionné. Au fil des jours et des semaines, le Père Jacques m'apparut comme un être d'exception. A la fois contemplatif profond et actif – sans activisme – dans les moindres occasions : une vie intérieure intense qui se manifestait dans les célébrations : messes, adorations, processions et dans les simples prières, son visage, à ces moments, restait complètement fermé à tout ce qui était du monde extérieur ; quand il faisait oraison, à ce moment on le sentait en complète intimité avec le Dieu trois fois saint. Parfois, son visage d'ascète

s'illuminait d'un sourire qui réchauffait le cœur de ceux qui l'entouraient.

En tant qu'actif, il contrôlait avec soin les moindres détails matériels. Issu d'une famille très simple, il connaissait le prix des choses et veillait à ce que rien ne soit perdu, abîmé, ou gâché, surtout pour la nourriture. Lorsque les enfants recevaient des colis, la règle était le partage. Il enseignait aux fils de familles aisées le respect des "petites gens".

Il participait avec ardeur aux jeux des enfants, se mettant à leur niveau. Même en ces occasions, il faisait preuve d'une technique éprouvée. Ah ! ces prises de foulards... combien de fois, maladroit que j'étais, je fus "plumé" par lui, sans que jamais je ne sois arrivé à le prendre en défaut ! Comme vous pouvez le deviner, il invitait les professeurs, encore jeunes, à jouer avec les enfants... Et ces jeux de nuit dans la forêt proche avec les risques que cela comportait !! Les professeurs en étaient dispensés, mais certains se "prome-

naient" dans le secteur délimité pour ces jeux.

Un détail : de temps en temps, le Père Jacques partait en civil faire de l'équitation au manège de Fontainebleau ; l'un ou l'autre d'entre nous lui nouait son nœud de cravate, opération délicate !

Nous nous retrouvions, une fois par semaine, au lieu dit "carré des professeurs", pour un conseil d'allure amicale : directeur du collège, professeur dans une grande classe, surveillant du dortoir des grands, avec en plus, les heures de prière, tout cela ne lui laissait que peu de temps pour le repos, aussi, parfois, au cours du conseil, il s'endormait : tout doucement, chacun d'entre nous se retirait, tout en continuant de parler à mi-voix ; nous éteignions ensuite la lumière et, brusquement, tout en restant cachés, nous provoquions un grand bruit : le pauvre père se réveillait en sursaut, nous rallumions l'électricité, allions le retrouver sans remords, et le conseil s'achevait dans la bonne humeur.

Cette première année se passa sans problème pour moi ; je me sentais de plus en plus à l'aise, et c'est avec une réelle peine qu'au début juillet je vis partir les enfants auxquels j'étais très attaché... pour eux c'était la joie des vacances. L'an prochain, sauf un ou deux, ils seraient dans la classe supérieure ; je les reverrais de moins en moins, accordant tous mes soins à mes nouveaux élèves.

Faisant preuve de la confiance qu'il m'accordait, le Père Jacques me proposa, en plus de la classe de 4^e, la surveillance du dortoir des 6^e, 5^e et 4^e, ce que j'acceptai sans hésitation.

En janvier 1943, j'accueillis dans ce même dortoir deux petits juifs : l'un, Jean Bonnet (en réalité, Hans Helmut Michel) et Maurice Sabatier (Maurice Schlosser). Un garçon plus âgé, Jacques Dupré (Jacques Halpern) couchait dans le dortoir du Père Jacques.

Ces "nouveaux" qui arrivaient en cours d'année ne posèrent aucun problème

pour les "anciens" qui les adoptèrent immédiatement.

Jean, 12 ans, fut pris en 6^e. Quel avait été son régime scolaire quand on le cachait avant son arrivée au collège ? C'était un garçon intelligent, sensible, discipliné, assez ouvert... Tandis que Maurice, inscrit en 5^e ou 4^e, était plus secret. J'ai peu connu Jacques, qui faisait partie du second cycle.

Au cours de cette deuxième année, Marie-Thérèse Garang, ma future femme, vint certains dimanches me voir au collège, le Père Jacques l'accueillait avec une grande bonté. Nous devions nous marier à la fin de l'année ! Je ne pouvais rester à Avon, malgré mon attachement au collège. Je quittai Avon en juillet, après deux années très riches, qui m'avaient marqué profondément pour le reste de ma vie...

Louis Malle entra au collège en octobre de cette même année, je n'eus donc pas l'occasion de le connaître enfant. Très doué,

il rivalisa, en 5^e, avec Jean Bonnet pour les premières places.

Notre mariage fut célébré le 23 décembre à l'église Saint-Maurice de Bécon-les-Bruyères (Courbevoie). Le Père Jean Garand, oncle de Marie-Thérèse, prononça la bénédiction nuptiale. Dans le chœur de l'église, le Père Jacques était là, priant avec ferveur. Quelle joie pour nous que cette présence ! Le soir même, nous sommes partis Marie-Thérèse et moi... pour Fontainebleau bien sûr, où j'avais retenu une chambre dans un hôtel chauffé, "détail" plus qu'appréciable à cette époque.

Le lendemain, 24 décembre, le Père Jacques nous invita à passer la nuit de Noël au collège ; et là ce fut un des points culminants de mes entretiens avec lui. Dans une pièce voisine de l'infirmerie, nous restâmes plusieurs heures ensemble : le Père Jacques, les trois petits juifs, Marie-Thérèse et moi. Qu'avons-nous échangé pendant ces précieux moments ? Je ne m'en souviens pas, Marie-Thérèse non plus, mais ce dont

nous gardons dans le souvenir, c'est le climat, à la fois serein et chaleureux, qui régnait : une véritable veillée de famille unie, un soir de fête. Ces moments marquent pour moi le point culminant de mon intimité avec le Père Jacques.

Je ne peux en dire plus. Nous avons passé le reste de la nuit, Marie-Thérèse et moi, dans le local de l'infirmerie.

Le lendemain matin, après avoir fait nos adieux au Père Jacques, nous avons regagné l'hôtel, mais je ne puis me souvenir où nous avons participé à la Messe du jour, dans la chapelle des carmes ? à l'église de Fontainebleau ? impossible de le savoir.

Je ne devais plus revoir le Père Jacques, le 15 janvier suivant, il était arrêté. La suite, vous la connaissez.

Bois-Colombes, juin 1997

*

* *

En effet, une vingtaine de jours plus tard, ce sera l'arrestation par la Gestapo des enfants et du Père Jacques, avec l'extermination et la mise à mort prochaine des enfants juifs et quatorze mois de déportation (Compiègne, Neue-Breme, Mauthausen) et finalement la mort par épuisement (2 juin 1945) pour le Père Jacques. Il fut accompagné lors de ses derniers jours par Jean Gray.

Cet homme de foi, fasciné par la quête contemplative a paradoxalement laissé le témoignage d'un entêtement de présence au monde. Sans aucune pensée stratégique, il a épousé d'une manière quasi réflexe la condition humaine et ce fut comme la trame de son ministère.

Dès l'arrestation, à la prison de Fontainebleau, à ses Frères qui ont réussi à le contacter, lui, l'homme du "chœur" déclarera : "Il faut des prêtres dans les prisons." Lorsqu'il arrive au camp de transit de Compiègne, on lui offrira de bénéficier d'une place dans la baraque spéciale des prêtres. Sa réac-

tion sera immédiate : Comment faire bande à part ? Ah ! non, ma place est avec mes camarades. Ses compagnons de déportation, particulièrement de nombreux communistes à Mauthausen, le tenaient en grand estime. Il fut désigné comme responsable du comité des déportés français.

Cet homme de prière a sans doute développé un sens aigu de la condition humaine, une lucidité, une "justesse" courageuse.

Ainsi, dès 1942, il pressent le pire. Il a compris la radicalité du nazisme. Il sollicite près de son supérieur l'autorisation d'accueillir en secret des enfants juifs. On a la trace de l'échange : ... On peut tout craindre... s'ils ne sont pas protégés, ils seront arrêtés, envoyés en Pologne, maltraités, torturés, promis à la mort. Intuition prémonitoire.

Et pourtant, cinquante ans après, et sans doute à juste titre, on disserte encore sur la cécité globale de la société française lors des années 42-43, malgré le Vel d'Hiv, Drancy, l'étoile jaune.

Dans ce contexte, il faut souligner non seulement la charité, mais aussi la lucidité courageuse de cet homme, son aptitude à se tenir présent au monde, son intelligence des situations, alors que beaucoup ont dit n'avoir rien perçu de radical. Toutefois on doit signaler qu'au sein de son ordre, il a bénéficié de l'apport de ses frères Carmes engagés, comme lui, dans la résistance.¹

La figure du Père Jacques a marqué, dès 1945, le cheminement et l'apprentissage chrétien de quelques-uns d'entre-nous. Déjà des déportés de toutes conditions, de toutes convictions avaient attesté de la dignité de cet homme.

Aujourd'hui, c'est le peuple chrétien qui se tourne vers le témoignage d'Evangile qu'il a laissé. Le 29 avril 1997, s'est ouvert en effet le "procès" de la cause de canonisation du Père Jacques de Jésus.

Roland VICO

*

* *

1. - Reste une question : L'ordre des Carmes était implanté en Pologne, à Cracovie par exemple, pas très loin d'Auschwitz et Birkenau. Des bribes d'informations ont-elles été recueillies ? Si quelque chose a filtré, on imagine bien l'extrême attention d'un homme comme le Père Jacques.

"Thérèse de ma grande nuit obscure"

Après ce récit, nous nous permettons de proposer au lecteur ce temps de méditation. Thérèse de Lisieux tenait une place très importante dans la vie du Père Jacques et il confiait cela à ses camarades. Jean Cayrol qui fut, très jeune, déporté avec lui à Mauthausen a composé "Chant funèbre à la mémoire du Père Jacques". Cette évocation de Thérèse nous aide à entrevoir le mystère du courage mais aussi du cœur aux heures insupportables.

... Jacques, dors-tu ?
écoute le bruit de ces pas
qui s'enfoncent dans l'éternité comme dans une neige
et toutes ces ailes qui miroitent autour de ton corps qu'on assiège
et cette harpe fabuleuse où un oiseau se débat...

"Thérèse, ma sœur dans l'odeur infinie de Dieu
dans ce roulement de roses au-dessus de nos enfants,
dans cette grande bataille de la rose piétinée,
dans cet aveu de la mort aux doigts de rose,
mes poumons se flétrissent comme deux fleurs

dans le vase brisé de mon sang
Thérèse, ma sœur toute bruyante d'oiseaux
qui vient du fond du ciel, à pied, par la route de Normandie
qui vient me chercher à travers ruines et roseaux,
j'entends les cloches de la mer dans cette nuit,
Thérèse toute confiante qui vient achever ma journée ;
il est si dur de rester seul dans le couchant si beau ;
comme vous avez couru vers moi, tout essoufflée,
sur mes lèvres, en sueur sur mon front,
Thérèse de ma grande nuit obscure dont la tête lasse
roule sur l'épaule du drame ;
moi aussi j'ai trop couru vers Dieu, je n'ai jamais cessé
de courir vers Jésus toute ma vie, toutes mes nuits ;
écoutez mon torrent qui roule vers mon Aimé,
voyez les rochers qui me déchirent jusqu'à l'écume,
voyez les branches me flageller jusqu'au fond de ma vie
si claire où Dieu se mire et lave son visage ;
Thérèse des pommiers fleuris dans le pays ouvert
par les charrues stériles de la guerre ;
Thérèse, je vois mal votre visage, soulevez l'aube
écartez ces deux mains serrées contre mes yeux
enlevez ce voile épais où Dieu même se dérobe."
"Je vous salue, Thérèse, aux vêpres du couchant..."

Jean CAYROL

Extrait de "Chant funèbre à la mémoire du Père Jacques",
in "Le Père Jacques", Philippe de la Trinité, DDB.

*

*

*

Livret

Itinéraire et paroles du
Père Jacques.
Livret de 52 pages, 20 F.

Lucien BUNEL

1900 - 1945

au Comité Père Jacques de Jésus
1, rue Père Jacques
77210 AVON

Cassette (K 273)

Conférence donnée au
Centre d'études théologiques
de Caen.

Récit de sa rencontre
avec le Père Jacques de Jésus, carme.

***Expérience spirituelle
dans un camp
de concentration nazi***

Michel de BOUARD

Atelier du carmel de Livry-Saint-Sever,
"L'Hermitage",
14380 SAINT-SEVER-CALVADOS.

Avoir assez d'amour : Marie-Noël

Louise LE MOUNIER

Après avoir longtemps travaillé au service de l'enseignement, Louise LE MOUNIER, religieuse, est bénévole dans une association. De plus, elle nous prête souvent la main, en particulier pour la préparation des textes. Cette fois, c'est elle-même qui évoque pour nous un chemin qui a souvent éclairé le sien, celui de Marie-Noël.

Alors que, depuis plusieurs décennies, Marie-Noël semblait négligée, oubliée, voici que dans de grandes librairies, dans d'importantes bibliothèques, ses œuvres sont mises en évidence et des auteurs récents s'y réfèrent.

Nos contemporains inquiets, en quête de sens, trouveraient-ils en celle que Robert Sabatier appelle "La Saint François d'Assise féminine" un écho à leurs interrogations ? La

réflexion de Montherlant serait-elle encore d'actualité : « Marie-Noël réunit tous les suffrages, ceux des mécréants aussi bien que des croyants. » ?

Née à Auxerre, Marie-Noël passe la majeure partie de sa vie à l'ombre de la cathédrale. Paroissienne fidèle, soumise à l'Eglise du temps, soumise aussi à une famille mijansénisante, ni-anticiéricale.

*« Il m'a fallu me fondre et disparaître,
moi mélodie, dans le chœur ordonné du pro-
chain qu'on appelle famille, paroisse, Eglise
et qui sera plus tard la Cité de Dieu ! »*

Comment ne pas étouffer, parfois, dans
cet environnement ? Paraphrasant la parabole
évangélique "la brebis égarée", elle se décrit :
Chèvre rebelle.

*« Moi, la chèvre, je suis le surplus du trou-
peau*

*Et je m'ennuie avec ces gens de tout repos
Qui font tout bonnement, tous une même
chose !*

Je m'ennuie à mourir sur ce chemin morose.

Aussi.. je m'échappe,

Je cours à travers la campagne,

*Je bondis pour trouver quelque peu de mon-
tagne,*

*Je cours, je broute ici, puis là, je perds du
temps,*

Je hume l'odeur froide et sauvage des vents...

... Les thym's inviolés ont des saveurs exquises !

*... Et je ne descendrai qu'avec l'ombre du
soir*

*Quand les autres en foule iront à l'abreu-
voir. »*

Marie-Noël reste célibataire – par
choix ? Certaines notes permettent d'en dou-
ter : *« J'ai eu si grand besoin parfois d'en-
dormir mon front sur une épaule vivante !
Mais je ne l'aurai jamais appuyé qu'à la
pierre froide de l'autel et Dieu m'a tenue
malgré moi mariée à Lui, le doigt serré dans
ce dur anneau de solitude qui fait si mal. »*
et, à l'occasion d'un de ses anniversaires, elle
offrira à l'église, comme nappe d'autel, son
drap brodé de mariage qui n'a jamais servi.

Depuis son enfance, Marie-Noël aime
jouer avec les mots, le rythme, l'harmonie.
Elle compose poèmes et chansons tantôt naï-
ves : elle chante la vie, la nature, la création,
à la manière de Saint François d'Assise ; tan-
tôt religieuses : prières et méditations sur les
"mystères" chrétiens. D'autres œuvres évo-
queront son cheminement spirituel, ses expé-
riences de vie, celles de ses contemporains.
N'a-t-elle pas connu les deux atroces guerres
mondiales ?

Longtemps réticente à la publication de
ses poèmes, elle finit cependant pas accepter.
Survient alors le succès ! Articles de Presse,

Prix littéraires la rendent célèbre. Poètes, écrivains, les "grands" de l'époque, la reconnaissent et le lui font savoir. Les anthologies littéraires la citent et, dans son ouvrage "La nuit de feu", le critique André Blanchet lui consacrera un chapitre intitulé "Un génie nocturne". « *Lue de près, dit-il, l'œuvre de Marie-Noël s'apparente à celle de Baudelaire et autres "modernes" tourmentés, obsédée comme eux par certains mots significatifs : gouffre, abîme, nuit, solitude.* »

Quelques poèmes, mais tout particulièrement les "Notes intimes", révèlent en effet le drame intérieur vécu, éprouvé durant cette "saison en enfer" où elle connut "l'étrange amour d'absence", aux accents communs à ceux de Jean de la Croix évoquant son union mystique "bien que ce soit de nuit".

« *Je tâche d'agir en tout comme si j'avais la foi et l'amour. C'est une espèce de fidélité à quelqu'un d'absent. Dieu ? Mon Dieu ? Où était Dieu ? Qui était Dieu ? Mais en même temps j'acceptais tout de Lui, parce que c'était Lui. Heure terrible où Dieu n'est pas vrai et où je continue de l'aimer quand même.* »

Comme d'autres, Marie-Noël sort grande de cette épreuve. Sa personnalité s'affirme, sa foi s'affranchit du moralisme ambiant et dans sa quête spirituelle, à travers l'Evangile, elle découvre l'Amour qui la libère.

Libération "intérieure" des attaches familiales : ses appréciations sur la famille pourraient être signées : Gide ! Quant à l'Eglise, elle la compare à une belle-mère qui gouverne la maison et sa loi est souvent plus dure que celle de l'époux !

Son père, incroyant, agrégé de philosophie, n'a-t-il pas éveillé chez sa fille cet esprit critique qu'on retrouve dans les "Notes" ? Contestataire, mais non pas révoltée, elle ose interpréter certaines normes religieuses : « *Le dogme : l'Esprit-Saint en cage. Ainsi l'Eglise le garde à jamais sous la main comme elle garde toujours à portée de l'homme, le Fils dans un tabernacle. Nous ne pouvons, âmes étroites, que tenir un Dieu captif.* »

Si Marie-Noël, lucide, exigeante, prend ses distances avec le formalisme religieux si, comme Jésus, elle récusé la morale conven-

tionnelle, comme Lui elle se veut compassion, au sens fort et noble du terme : Dieu étant source de nourriture et de vie.. « *Que je vive de toi ! Cri de l'amour, cri de la faim ! Cri saisi dans le mystère eucharistique : Ô pain de la Cène, il me reste à faire avec vous le don du pain, le pain rompu et broyé, le pain donné sans être pesé, sans être compté, ni même regardé sur la table. Le pain qu'on ne vend ni n'échange... Le pain pour rien... Le pain d'amour.* »

Son confident, l'abbé Mugnier, l'encourage. « *Vous êtes allée en enfer. D'autres, plus nombreux que vous ne croyez s'y débattent encore. Vos notes de route les aideront.* » Et d'insister : « *Les croyants ont tout ce qu'il leur faut, leur catéchisme, leurs sermons, leurs prêtres. Ils sont comblés de nourriture. Ils n'ont pas besoin de vous. Les incroyants, eux, n'ont rien. Vous irez chez eux en mission. Surtout, ne tombez pas dans les bonnes œuvres ! Vous n'avez qu'une bonne œuvre à faire : la vôtre.* » — « *En vérité, je n'avais envie d'aller en mission nulle part... mais pouvais-je refuser de partager avec ceux qui me suivent l'expérience de ma misère ? Ceux*

me suivent... Qui me suit ? Sûrement pas les savants et les sages. Je songe à ce long troupeau d'âmes confiantes que, depuis déjà bien des années, je mène de chansons en prière, de crèche en croix, de rayon en rayon, dans les meilleurs de mes domaines. »

C'est surtout à ses frères emmurés qu'elle fait signe :

« *A tous ceux qui très loin sont captifs Dans le silence.*

A ceux dont l'ombre a tant de murs sur elle Qu'ils n'ont jamais pu donner de nouvelle De leur nuit noire. »

Elle accepte donc de se livrer tel le poète jeté en proie à la foule...

« *C'est le supplice de l'Eau sauvage dont certains ont découvert qu'elle avait une "vertu radioactive" ou, qui sait ? un pouvoir de Dieu, et dont ils ont massacré la solitude et réduit le bond en captivité, pour en user à merci...*

Eau de moi pauvre, Eau pour tous, de source, devenue piscine.

Eau de Notre-Dame. Eau de Lourdes. Eau livrée pieds et poings liés à la soif et aux

plaies des foules. Eau de Marie, priez pour moi ! »

Cette disponibilité, cette gratuité, imposent une constante sortie de soi pour être présent à l'autre :

*« Ce n'est pas un travail vite fait que d'aimer.
Ah ! s'il te suffisait d'être une âme attendrie !
Mais, prendre en toi ce cœur d'homme qui chemine*

*Au lieu du tien – le tien n'a pas besoin de toi.
Et le porter patiemment dans ta poitrine
Tous les jours, pauvre ou fol, ou les deux à la fois.*

*Laisser couler sur toi l'ombre qui le tourmente
Ses plaintes, ses griefs, ses craintes, ses regrets,
– Dont il se pourrait bien que l'un ou l'autre mente –
Ses reproches oiseux, ses frivoles secrets...*

*Rester là devant lui comme un pain sur la table
Dont chacun prend et laisse et prend autant
qu'il veut*

*Peu, beaucoup, trop, sans même une faim véritable,
Du pain qui n'est pas cher et qu'on gaspille un peu. »*

Ces paroles à la fois simples et fortes témoignent d'une sincère fidélité à un projet de vie, à un engagement qui ne s'est jamais démenti. Le succès, des relations de sympathie, voire d'amitié avec des poètes et des écrivains d'opinions philosophiques et religieuses diverses, auraient pu tenter insidieusement Marie-Noël de goûter aux satisfactions mondaines, il n'en fut rien :

« Le succès ? Ils n'est jamais entré en moi. Je n'avais de porte ouverte qu'à la tendresse, et la tendresse n'en savait rien. Mais je ne serai pas ingrate envers ma bonne chance. C'est grâce au bruit qu'elle a fait que j'ai été trouvée un jour dans mon silence par quelques gens qui ont eu envie de m'aimer de temps à autre. Et cette pauvre "gloire" malgré moi m'a servi d'appel. Toute la valeur de l'homme est dans sa recherche, son appel, son désir. »

« Avoir assez d'amour et, jusqu'à deviner, à aimer la beauté des êtres laids, le trésor des pauvres choses ; découvrir la merveille secrète du jour de pluie, de la plate campagne, du taudis, de l'infirme, de la vieille fille mal habillée... Avoir assez d'amour ! »

« Non pas à la manière du catholique, être satisfait, supérieur, qui possède la vérité, plein de certitude. S'il s'incline vers l'autre pensée – il s'incline – c'est pour la séduire, la gagner à Dieu... aucun échange possible, il donne et ne reçoit pas ! C'est en quoi je suis mal catholique...

Non pas, non plus, à la manière des "dévots qui se rendent à l'église et s'y recueillent devant l'autel avant que la porte de Dieu, pour la nuit, ne soit fermée.

Ailleurs est mon Eglise. Dans un haut champ retiré et silencieux... je viens faire à Dieu ma visite du soir. Dieu est dans le calme du soir et, avec lui, je regarde dans le hameau ces sept maisons pauvres et dans chacune d'elles une peine ou un labeur que je connais... Je regarde ! Je ne dis pas grand chose à Dieu. Je regarde les sept maisons, je dis à Dieu : "Regardez-les". »

*
* *

La fréquentation de gens modestes, obscurs, "insignifiants", inspire le poète. Dans "Les chants de la Merci", le poème "L'Assomption" imagine l'entrée au Paradis d'une humble fille, Fanny. Employée toute sa vie aux plus bas travaux dans un hospice de vieillards, effacée à ce point que les Anges eux-mêmes l'ont ignorée de son vivant, voici que Dieu l'appelle :

*« Viens, Fanny, viens ! Les fleurs ont fleuri.
Sur l'année,
Le printemps a passé... mais tu ne l'as pas vu.*

*Viens, Fanny ! L'espérance au cœur des jeunes filles
A chanté... Dans le tien tu n'as rien entendu.*

*Les autres, à vingt ans, ont mis les robes neuves
... Tu n'as jamais porté que celles dont les veuves,
Après leur deuil de deux hivers, n'ont plus voulu.*

*Tu n'as rien possédé, fille de vagabonde,
Rien, pas même de nom, rien, pas même ton
corps,
Ni dans ton cœur le don d'une pauvre ten-
dresse...
Sur la terre, autrefois, tu vins à l'abandon...*

*Lève-toi maintenant dans tes haillons splen-
dides !
Viens, viens, abandonnée ! Entre, ô fille sans
père,
Le baiser du Seigneur, viens, c'est toi qui
l'auras...
Sur tes larmes, dans l'ombre il a posé ses lè-
vres...
O reine, ô bien-aimée, ô bienheureuse,
viens ! »*

L'évocation de Fanny suggère spontanément le souvenir d'une autre femme, paysanne russe, vénérée par Soljénitsyne : Matriona ! « *Abandonnée même par son mari, ayant enterré ses six enfants mais non son naturel sociable, étrangère pour sa famille, ridicule – travaillant stupidement gra-*

tis pour les autres ! – elle n'avait pas accumulé d'avoir pour le jour de sa mort. Et nous tous qui vivions à ses côtés n'avions pas compris qu'elle était ce juste dont parle le proverbe, et sans lequel il n'est village qui tienne, ni ville, ni terre entière. »

Pour le romancier comme pour le poète, Matriona, Fanny, sont l'expression même d'une authentique spiritualité. Avant de s'en aller quotidiennement servir, elles prient dans le silence, dans le secret, selon le précepte évangélique. L'une portant son regard sur la croix, l'autre sur l'icône. Leur témoignage, empreint du même esprit des Béatitudes, incite à l'intériorité et, selon le cinéaste Ingmar Bergman : "Tant que des êtres comme cela existeront, nous ne pourrons pas désespérer."

*
* *

Quant à Marie-Noël, puisqu'elle a épousé l'Amour, elle n'aura de cesse de le célébrer, de le rendre aimable – se gardant bien toutefois de provoquer l'illusion.

« Ils s'imaginent que Dieu est le refuge où vont se jeter, après leurs défaites de cœur, les filles déçues, l'asile où toutes les âmes inassouvies vont goûter, faute de mieux, la joie dévote, la paix.

Mais Dieu n'est pas un Dieu tranquille.

Dieu est un lieu de tourmente.

J'aurai enduré plus de mal pour Lui que toutes les filles et femmes pour tous les amants et maris du monde.

Les amants, les maris, parfois, sont violents, jaloux...

Mais Dieu est-il complaisant, débonnaire ?

... Les amants, les maris sont infidèles ?

Mais Dieu est-il toujours sûr ? »

*
* *

Son message est – à la lettre – poétique.
« Ses pensées accourent vers nous comme de libres enfants de Dieu, s'écriant : Nous voici ! » Là est le charme, la grâce de celle qui ne s'attribue à elle-même aucun pouvoir :
« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » Son humour, sa fantaisie jaillissent du plus intime

d'elle-même : *« Dans l'enfance habituelle de mes pensées, je ne peux pas me contenter, pour Paradis, de Dieu tout sec. J'ai besoin de retrouver des gens. Et aussi des plantes et des bêtes... Je ne sais quels petits enfants, quelles bruyères, quels oiseaux... et mon vieux chien fidèle. »*

Aucune tension, nul volontarisme :
« Pas trop de maîtrise de soi-même. Il faut laisser à l'âme la grâce de ses mouvements. La grâce est liberté et, surtout, pas de fausse sainteté réprimant, refoulant le naturel : « Je n'ai jamais bien compris l'ascétisme, cette torture au détail pour le plaisir de Dieu. Pour qui le prend-on ? » Les grands saints lui font peur. *« Si un saint avait créé le monde, il aurait créé la colombe, il n'aurait pas créé le serpent. Il aurait créé la colombe ? Il ne l'aurait pas créée "mâle et femelle". Il n'aurait pas osé créer l'Amour, il n'aurait pas osé créer le printemps qui trouble toute chair au monde... »*

Le Dieu de Marie-Noël est celui qui parle au désert... Je suis venu te reposer, je suis le repos. Repose.

« Si quelqu'un veut peser et mesurer ta vie, il notera tes prières, tes messes du matin, tes travaux de chaque journée, telle aumône que tu fis, cette parole que tu dis à tel homme. Il additionnera tes bonnes œuvres, il retranchera tes péchés, il fera ton compte.

Mais tu seras ailleurs dans ce qu'il ne comptera point, dans le temps et l'espace que tu perds à aimer le bleu du ciel, le vert de l'herbe, les tourmentes des nuages, de vent et de foudre.

*Le temps qui n'est pas perdu,
Le temps où Je suis qui souffle sur toi. »*

Telle est la relation discrète entre Dieu et celle qui l'a découvert, dans la contempla-

tion silencieuse.

*« Dieu dont l'excès de Dieu n'a rien qui le repose
Hors la faim,
Dieu tant que sera Dieu sera-t-il autre chose
Que du pain ?*

*... Prenez, mangez, ô vous que la faim inquiète,
Mon Fils mort,
Donné pour vous et nous tous qui sommes les miettes*

*De son corps.
... Soyons ce pain ravi qui n'est que pour sa perte
Fait de Dieu.
Ce pain rompu, broyé par toute bouche ouverte
Et joyeux ! »*

Et cela, avec grâce – à titre gracieux – en toute gratuité.

Pour un regard pastoral sur l'homosexualité

Philippe de FONTANGES

prêtre de la Mission de France

Ces pages sont le fruit d'une réflexion à partir de nombreuses années d'accompagnement pastoral. Elles sont attentives aux personnes, dans leur singularité mais aussi lorsqu'elles sont appréhendées collectivement.

Depuis la plus haute antiquité, il a toujours été fait mention de l'homosexualité, de façons diverses, suivant les différentes cultures. Faut-il rappeler les deux visions aussi différentes que celles du monde juif et du monde grec ?

Freud va marquer une étape importante dans la manière de parler de ce sujet. Du rejet et de la condamnation, il passe à l'interrogation. Que peut-on dire

de l'origine de cette tendance ? Quelle est la nature de cette forme d'existence ?

Une nouvelle étape va être franchie au moment de Mai 68. Cette révolution ébranle profondément la société française, bourgeoise, conformiste et conservatrice. Bien des tabous volent en éclats. Pour sa part, l'homosexualité sort des catacombes et se libère de la zone des non-dits. Cela devient véritablement un problème de so-

ciété. Manifestations... Revendications...

L'interrogation posée au siècle précédent resurgit et va donner lieu à une abondance de recherches et d'études dans de multiples disciplines : sciences humaines, sociologie, médecine, biologie. Aujourd'hui, génétique. La bibliographie sur ce sujet est importante et sérieuse. Comment ne pas rappeler ici, la contribution de Xavier Thévenot, qui fait autorité en la matière ? Et il n'est pas de revues mensuelles ou autres qui ne sortent périodiquement des dossiers d'information en direction du grand public : Le Point, Le Nouvel Observateur, Libération, l'Express, l'Actualité Religieuse...

Les Eglises elles-mêmes osent dire une parole, pas toujours concordantes d'ailleurs. Pour l'Eglise catholique, l'homosexualité sort de la pénombre des confessionnaux. Occasion de sévères mises en garde et de condamnation, fort mal reçues par les destinataires. Puis on en arrive à la distinction entre l'homme pécheur qui, comme tous, relève de la miséricorde divine et l'homosexualité qui est condam-

nable puisqu'elle va à l'encontre de "l'ordre naturel". Le Catéchisme de l'Eglise Universelle va consacrer plusieurs articles à ce sujet (art. 2 357 et suivants).

Retenons les articles suivants : *« S'appuyant sur la Sainte écriture qui présente les relations homosexuelles comme des dépravations graves, la Tradition a toujours déclaré que les actes homosexuels sont intrinsèquement désordonnés. Ils sont contraires à la loi naturelle... Les homosexuels ne choisissent pas leur condition homosexuelle. Elle constitue pour la plupart d'entre eux une épreuve. Ils doivent être accueillis avec respect, compassion et délicatesse... On évitera à leur égard toute marque de discrimination injuste... Ces personnes sont appelées à réaliser la volonté de Dieu dans leur vie. »*

Le Catéchisme des évêques de France dit à peu près les mêmes choses. Retenons ce qui est différent mais complémentaire : *« L'opinion publique, après avoir brocardé l'homosexualité, tend aujourd'hui à en faire une autre manière de vivre la sexua-*

lité... On doit les aider à dépasser leur déviation et à en porter les souffrances. Il ne faut d'ailleurs pas confondre les tendances homosexuelles, qui peuvent être vécues dans une chasteté parfois difficile, avec les actes homosexuels. Mais une société qui prétend reconnaître l'homosexualité comme une chose normale est elle-même victime de ses confusions. »

De tels textes n'auraient pu être écrits il y a une cinquantaine d'années. Sont-ils pour autant reçus par les premiers intéressés ?

Je n'ai nullement la prétention de tenter une nouvelle approche théorique de l'homosexualité. Mon intention est beaucoup plus modeste. Les circonstances ont permis que des amis homosexuels hommes et femmes m'aient mis en contact avec leurs équipes de David & Jonathan, mouvement qui regroupe des homosexuels chrétiens. Me souvenant de ce vieux chant de Noël : « *Qu'avez-vous vus bergers... ?* »

C'est ce qu'il m'a été donné de voir que je voudrais simplement relater : un

regard pastoral sur ces hommes et ces femmes qui sont devenus des amis. Les études les plus sérieuses font état d'une proportion de 6 % de la population mondiale : soit en France, près de trois millions et demi. Devant un tel chiffre peut-on parler de bavure de la création ? Comment ne pas se poser un certain nombre de questions ?

Peut-on ignorer une telle minorité ? Dieu nous interpelle-t-il à travers eux comme au travers de tout événement ? N'en parlons-nous pas trop vite alors que nous ne les connaissons pas ? Qu'ont-ils à nous dire d'eux-mêmes, de Dieu ?

Ce que je continue d'entendre autour de moi

*« L'opinion publique ?
après les avoir brocardés... »*

(Catéchisme des évêques de France)

Ce temps-là est-il vraiment passé ? On peut se le demander, en entendant tout

ce qui se dit dès que ce sujet est abordé. Demeurent également des jugements sans appel qui tombent souvent comme un couperet et entretiennent l'exclusion dont ils sont les victimes.

*« Ce sont des malades.
Il faut les soigner. »*

Depuis une vingtaine d'années déjà, il n'existe plus guère d'institution médicale qui classe l'homosexualité parmi les maladies mentales.

*« Ce sont des gens dangereux,
il faut les empêcher de nuire. »*

Ce réflexe sécuritaire a amené dans les camps de la mort, au même titre que les juifs et les gitans, des hommes qui ont été arrêtés, internés, avant de terminer leur existence dans les chambres à gaz : les triangles roses. Ne l'oublions pas. La tentation du parage est toujours bien vivante. Elle s'est manifestée encore récemment à l'égard des sidéens. Sans en arriver

à cette solution extrême de l'éradication, n'assiste-t-on pas encore aujourd'hui à des licenciements ou à des non-embauches pour ce seul motif : homosexuel.

De plus, la plus élémentaire honnêteté se doit d'éviter les confusions graves. Beaucoup de gens continuent à classer dans un même panier toutes les déviations sexuelles : homosexualité, bestialité, pédophilie, transexualité... Or, il s'agit de réalités totalement différentes. La pédophilie ne peut être assimilée à l'homosexualité. L'affaire Dutroux et toutes les révélations qui ont suivi ne font qu'alimenter cette confusion.

Les pédophiles se trouvent aussi bien chez les hétéros que chez les homos. La plupart des clients du tourisme sexuel ne sont-ils pas aussi des hétéros ?

*« Mariez vous :
tout rentrera dans l'ordre. »*

Combien d'honorables religieux ont primé cette voie comme devant assurer "la guérison". Il existe même un mouvement

œuvrant dans ce sens, bénéficiant des faveurs de certains responsables d'église. Le mouvement David & Jonathan quant à lui demeure suspect. Mais les homos ne sont pas des malades. Dans leur essence même, ils sont différents. Les contraindre à vivre et à aimer comme s'ils n'étaient pas homos peut conduire à des troubles graves : psychiques ou autres. Alors on en fait des malades. Certains ne verront alors plus d'autre issue que le suicide. Combien de drames ont-ils été vécus dans ces couples souvent pleins de bonne volonté, mais demeurant néanmoins des couples impossibles et cela malgré la présence des enfants. Dans les groupes, je retrouve un certain nombre de ces hommes et de ces femmes qui ont retrouvé la possibilité d'être en vérité par rapport à eux-mêmes.

« Tous des pédés... Sales pédés. »

Voilà ce qui est devenu une injure courante, mais aussi la plus dégradante. Elle ne sert plus à désigner nommément un homosexuel. Mais comment mieux

laisser éclater son mépris. L'autre jour, dans le village, une bande de gosses de sept ans, pour se venger d'un pauvre vieux grand-père leur ayant demandé de respecter son jardin, se sont enfuis en criant "Vieux Pédé !" Savaient-ils de quoi ils parlaient ? Mais ils savaient qu'ils l'injuriaient.

*« C'est dégoûtant...
Ce sont des bêtes. »*

Dînant dernièrement chez des amis, j'apprends qu'ils avaient découvert que de nouveaux voisins formaient un couple d'homos. Ils ne les avaient jamais vus. Je manifestais mon étonnement devant ce jugement. Peut-on réduire une personne à la seule pratique de sa sexualité : que peut-on dire de tout individu sans l'avoir rencontré dans la totalité de ce qui fait sa personne. Il se trouvait que je connaissais ce couple.

Il y a vingt-cinq ans que ces deux hommes vivent ensemble. C'est au travers d'une multitude d'événements et d'épreu-

ves comme dans tout couple, que leur union s'est affermie. L'un d'eux est séropositif ; c'est donc l'angoisse chaque jour. Ensemble, ils portent cette épreuve sans s'enfermer sur eux-mêmes et restant disponibles à tous leurs amis.

Ces quelques réactions, courantes encore aujourd'hui, donnent la mesure du regard porté sur trop d'homosexuels. Alors que nous en côtoyons chaque jour sans même nous en apercevoir. Cette image de *La Cage aux Folles* leur reste collée à la peau. Elle ne peut qu'entretenir cette marginalisation dont ils souffrent. Il est vrai que certaines manifestations comme les gays-pride, du moins ce que les médias nous en donnent à voir, ravivent cette image. Ne nous y trompons pas : les débordements de cette foule délirante et colorée maquillent difficilement le mal de vivre et la peur de la mort. Ne retenir que cette seule image serait nous tromper gravement : il n'y a là que la partie visible d'un iceberg. La littérature et le cinéma ont exploité cette mine. Mais l'écho donné est tout autre. Le

regard est plus intimiste : ce sont souvent de réelles autobiographies qui nous révèlent le cheminement vécu par tel ou tel.

C'était dans les années 65, à Marseille. Ayant été informé d'un décès dans le quartier, je me rends au domicile indiqué, pour prendre contact avec la famille. Je sonne. Un homme de 70 ans vient m'ouvrir : Monsieur Tout le Monde ; je lui demande qui vient de mourir dans sa famille « *C'est mon Ami... Il y a quarante ans que nous vivions ensemble... Tout s'écroule pour moi.* » Personne dans le quartier ne m'avait jamais fait aucune allusion. Ils y étaient parfaitement intégrés.

Ce fut pour moi la première invitation à changer mon propre regard.

Qu'avez-vous vu bergers... ? Ce que je vois

• Je n'ai jamais vu l'homosexualité, pas plus que je n'ai vu l'hétérosexualité dans les autres équipes que j'accompagne.

Par contre, j'ai rencontré des hommes et des femmes homosexuelles. Ils sont autres. Il existe bien d'autres différences. Comme toutes les autres minorités, ils réclament d'avoir leur place entière dans la société. Ils ne revendiquent rien d'autre. Comme les étrangers et les gens de couleur, chez nous, ils luttent pour ce droit, la reconnaissance de leur différence afin de pouvoir vivre dans la dignité la vérité de leur être.

● **J'ai vu vivre des groupes** semblables à bien d'autres groupes. Des hommes et des femmes de tous âges, de toutes couleurs, de toutes nationalités, de toutes conditions sociales, de tous états de vie et de croyances différentes : cette diversité est d'elle-même une très grande richesse. L'homosexualité est leur lot commun. Ces groupes ne sont nullement des ghettos. Des personnes non homosexuelles participent à ces rencontres à part entière. Dans certains cas cette présence est souhaitée : ils ont besoin de faire le point sur toute leur vie, ils cherchent à mieux compren-

dre cette différence, cette attirance vers des compagnons du même groupe qu'il ne s'agit nullement de gommer, ils ont besoin du regard des autres pour échapper à toute tentation d'autojustification. Contrairement à ce que certains pourraient penser, ils ne se réunissent pas pour parler de leurs pratiques sexuelles. Certains ont fait l'expérience de la drague qui s'est révélée bien incapable de combler leur désir ; ils n'y ont trouvé souvent qu'une plus grande solitude. N'oublions pas que toute personne a été voulue et créée par Dieu et, quelle que soit son orientation sexuelle, elle possède la même dignité, comme tous. Ces hommes et ces femmes recherchent tout naturellement la possibilité d'exercer cette capacité d'amour qui est au fond de tout être : être aimé et pouvoir aimer.

Etre quelqu'un pour un autre. Ils sont doués d'une grande sensibilité, blessés souvent par cette marginalisation qui leur a été imposée depuis plusieurs siècles par notre société judéo-chrétienne, du moins chez nous. Sensibilité qui les prédispose à une grande écoute des autres et au besoin

de rendre service. On rencontre chez eux souvent une grande délicatesse à laquelle bon nombre de femmes ne sont pas insensibles. C'est cette même sensibilité qui les oriente souvent vers des situations professionnelles qu'on assimile parfois au sacerdoce : le monde des soignants, les milieux éducatifs et artistiques, l'humanitaire, le bénévolat...

● **J'ai vu des groupes où se vit une très grande convivialité**, où la joie peut renaître, où l'entraide est réelle. Ces équipes sont souvent des lieux de libération. Ce n'est pas facile d'écrire à une boîte postale : encore moins de franchir la porte d'un local où l'on vient pour la première fois sans savoir ce que l'on va trouver avec la crainte de retrouver précisément ce que l'on fuit. Il faut du temps pour que la libération se réalise. Tout change à partir du moment où l'on est accueilli sans qu'aucun jugement ne soit prononcé, ni que vous soient proposées des directives. Pour la première fois, pouvoir parler. Être en vérité face à soi-même et face à

d'autres qui respectent votre cheminement. Ils découvrent que les gens homosexuels sont des gens normaux, qu'ils ne sont pas des "blessés de la vie". C'est leur propre regard sur eux-mêmes qui se change et cela après bien des années de solitude et de silence, se terminant par des crises de dépression. Ils reprennent le goût de vivre à l'air libre et la force de supporter le regard des autres. Grâce au travail qui se fait dans ces groupes, la parole est libérée. La personne peut retrouver son équilibre et s'assumer telle qu'elle est.

C'est la découverte de se savoir aimés de Dieu tels qu'ils sont.

● **J'ai vu des couples grandir** dans leur amour. Or, si l'on reconnaît que les tendances homosexuelles ne sont en rien condamnables puisqu'*«ils ne sont pas responsables»*, ces couples ne sont-ils pas, eux, condamnables ? Situation proche de celle des divorcés remariés qui ne peuvent participer à la communion qu'en prenant l'engagement de vivre en frère et sœur.

Ces deux situations ne sont-elles pas une invitation à réfléchir à ce qu'est en définitive la chasteté ?

Que n'a-t-on pas dit sur ces couples : ils sont intrinsèquement pervers puisqu'allant à l'encontre de la loi naturelle : la sexualité devant déboucher sur la procréation. En plus, ces couples étaient dans l'impossibilité de durer. Peut-on dire aujourd'hui que les couples hétérosexuels font preuve d'une plus grande stabilité. Je rencontre des couples, d'hommes ou de femmes, qui se sont formés il y a dix, quinze ans et plus... comme ce couple de Marseille qui vivait depuis quarante ans ensemble. Cette stabilité leur a permis d'échapper à la spirale des recherches sans lendemain, profondément destructurantes. La solidité de ces couples se mesure parfois, et s'enracine dans leur effort commun face aux épreuves de la vie.

● **J'ai vu des séropositifs et des sidéens en fin de vie.** C'est dans ce milieu homosexuel que l'épidémie du sida a fait le plus de victimes, du moins au début,

aussi a-t-on parlé du sida comme de la maladie des homosexuels. On en est venu à parler de "Châtiment de Dieu". Cette maladie terrible, la maladie de notre époque, a d'autant plus d'impact qu'elle atteint les forces vives de l'être, dans son moyen de transmission de la vie. Elle a causé, et causera encore malheureusement, la mort de dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, hétéros comme homos. Parce qu'ils ont été atteints les premiers, les homosexuels ont été les premiers à réagir courageusement contre la maladie en modifiant leurs comportements. Ils ont été heurtés par la longue réticence de l'Eglise avant de reconnaître l'usage du préservatif comme le moyen urgent assurant la prévention de la maladie. Devant un tel fléau, il n'y a pas d'autre attitude possible que de se mobiliser pour tout faire afin de hâter les travaux des chercheurs et d'accompagner et de soigner avec tendresse ces malades.

S'il n'y a pas de "Châtiment de Dieu", n'y a-t-il pas une Parole de Dieu qui nous parvient par la médiation de ces malades ?

Chemin douloureux de la souffrance, angoisse quotidienne du séropositif dans l'attente du résultat de ses tests, sachant que tout peut basculer d'une minute à l'autre. Affrontement vécu face à la mort par tant de jeunes à peine embarqués dans la vie. Découverte de la Vérité qui s'accomplit lentement et parfois dans la lutte. C'est beaucoup d'amour donné et suscité, dans l'entourage des soignants, des familles et de tous ceux qui sont là pour accompagner à un titre ou à un autre. Sans parler de l'ami. Il faut lire le livre de Gérard de Villers : "Aux frontières de la vie", véritables paroles d'évangile pour notre temps.

• **J'ai vu des hommes et des femmes qui "n'ont pas choisi leur homosexualité"**. C'est reconnaître qu'ils ne sont pas responsables. Nous n'avons pas à les culpabiliser : au contraire, il faut les aider à se défaire de cette culpabilité qu'on leur a trop souvent collée à la peau. Ce n'est pas évident de s'aimer tel qu'on est, tel qu'on a été créé. Ils sont constitués ainsi.

Les contraindre à être autrement est une atteinte grave à leur liberté. Ils ne sont ni des tarés, ni des handicapés. Dieu les aime tels qu'ils sont. C'est à partir de ce qu'ils sont *«qu'ils sont appelés à réaliser la volonté de Dieu dans leur vie.»* (Catéchisme de l'Eglise universelle).

Ils sont invités à faire des choix dans leur vie : c'est le lot de tout le monde. Choix souvent difficiles car le chemin qui les mène à Dieu, leur chemin, peut emprunter des itinéraires inhabituels, non homologués. Je pense plus spécialement à tous ceux qui ont découvert tardivement leur homosexualité, bien des années après s'être engagés dans la voie du mariage, (il en est de même pour ceux qui se sont engagés dans le sacerdoce ou la vie religieuse). Ils sont même pères ou mères d'enfants. Découverte brutale, douloureuse, profondément déstabilisante. A eux peut s'appliquer le cheminement décrit par Ghislaine Régent dans La Croix : *«J'ai progressivement découvert qu'au-dedans de moi, dans une zone secrète où je n'étais jamais allée, frémissaient des élans refou-*

lés, des désirs enfouis, une intuition jusque-là ignorée... »

Ghislaine Regent décrit une toute autre démarche personnelle. Mais cela traduit parfaitement le séisme qui peut arriver dans une vie. Alors, que faire pour être en vérité par rapport à soi-même, par rapport à Dieu ? Faut-il continuer à vivre dans le mensonge au risque de se détruire soi-même et de détruire les autres ? En aucun cas on ne peut se substituer à la conscience de chacun, pour imposer le chemin "normal", aux yeux de la société. *« Chacun a le droit de suivre son propre chemin, en respectant celui des autres, en acceptant de se remettre en cause, en gardant les yeux et le cœur bien ouverts sur tout ce qui contribue au progrès de la vie. Même si cela ne figure dans aucun des livres qui voudraient baliser le contenu de la foi »* et de la morale.

C'est parce que ces choix sont difficiles qu'ils ressentent le besoin de pouvoir partager et de rechercher avec d'autres. Il

s'agit de trouver le véritable sens à donner à sa vie, dans une vérité souvent difficile à vivre. Comment, tel que l'on est, réaliser la mission donnée à tout homme ? refléter quelque chose de l'image de Dieu qui est en soi ? *« La vérité n'est pas quelque chose que l'on pourrait atteindre définitivement et transmettre une fois pour toutes. La vérité est la volonté de Dieu perçue et accomplie à chaque instant avec un amour total. »*

Il est vrai qu'en les voyant vivre et cheminer on peut être surpris. Je me rappelle alors ce que nous chantions à Lisieux en 1944 : *« Le Seigneur nous mènera par les chemins qu'il lui plaira. »*

● **J'ai vu des hommes et des femmes qui étaient des chercheurs de Dieu.** Certains se retrouvent mensuellement dans des ateliers : "Réflexion, Prière et Foi." D'autres se retrouvent dans une église de leur ville pour participer à la célébration eucharistique de la communauté où ils se trouvent.

Des chrétiens pleins de bonnes intentions sont peut-être encore tentés de les mettre devant ce choix : "homosexuels ou chrétiens". C'est méconnaître ce qu'ils sont par essence. La question qu'ils nous posent : homosexuels chrétiens. Sans attendre qu'on leur indique ou qu'on leur impose un chemin, c'est ensemble qu'ils veulent trouver la réponse au travers de leur vécu sans refuser pour cela tout lien avec l'Eglise. C'est à ce titre qu'ils invitent souvent des prêtres ou des laïcs pour participer à leur recherche. Il faut le redire, leur situation rejoint celle des divorcés remariés. Ils recherchent comment l'Evangile peut éclairer leur route, les aider à s'aimer tels qu'ils sont, à aimer leurs frères et, à partir de cela, à s'engager pour faire rayonner la Parole au travers de leurs souffrances, de leurs luttes, de leurs échecs ; des incompréhensions rencontrées. A chacun de trouver son chemin pascal. A titre d'exemple je transcris des notes prises :

« La question de l'homosexualité est-elle une bonne question ? N'y a-t-il pas là

un risque d'enfermement ? »

« La véritable question n'est-elle pas tout simplement celle de la sexualité tout court. »

« La création n'est pas totalitaire. Les prétendus "anormaux" sont trop nombreux pour être insignifiants. Comprendre la diversité de la Création met sur le chemin d'une extraordinaire pauvreté. »

« J'ai simplement à devenir ce que je suis, à être aujourd'hui celui que Dieu appelle à l'existence. »

« Le poète ne sert à rien, mais il est essentiel. Dans un monde qui aime le standardisé, le productif, nous proclamons qu'au travers de nos visages différents, Dieu existe. N'est-ce pas notre utilité ? »

« En amour, non pas trouver ce que l'on cherche, sinon on devient idéologique ; mais accueillir ce que l'on reçoit. Dieu, dans son concept n'est pas univoque, non plus le monde dans sa normalité. Dans l'Eglise, on comprend l'unité sous la

forme de l'uniformité. Homosexuel et chrétien, cela ouvre une brèche dans un édifice à la façade bien lisse. »

Conclusion

Que conclure de cette route parcourue depuis une dizaine d'années avec tous ceux qui sont devenus depuis mes amis ?

Il est important de reconnaître que le mouvement David & Jonathan, premier mouvement homosexuel de France regroupant des chrétiens et des non-croyants, reste petit mais porteur d'un message d'espérance. Les équipes qui se réunissent presque tous les mois dans vingt-huit villes de France, le rassemblement annuel (les JAR, journées annuelles de réflexion) qui joue un peu le rôle de portes ouvertes réunit environ 600 adhérents mais rejoint plus de 2 000 personnes, hommes et femmes. Certes, c'est une goutte d'eau par rapport au milieu homosexuel (connu, affiché ou ignoré). Cette approche peut avoir une valeur analogue à celle d'un sondage.

Il n'en ressort pas moins que j'ai acquis un certain nombre de convictions que je partage et vérifie avec d'autres prêtres qui, comme moi, vivent cet accompagnement.

Tout d'abord il faut changer notre regard. Trop souvent on aborde ces personnes avec des a priori, des idées toutes faites ou à partir d'un angle très particulier. Pour comprendre, il faut commencer par se taire et écouter longuement. Ce n'est pas toujours facile, tellement nous sommes conditionnés par un discours dominant. Très vite apparaît le risque de vouloir redresser, réfuter, en un mot "guérir". J'ai pratiqué pendant quinze ans l'écoute à SOS Amitié. C'est une merveilleuse école où l'on apprend à tout écouter sans jamais être directif.

Je laisse à ceux qui ont fait des recherches approfondies et scientifiques, leur désir d'approfondir la question sur "l'acquis ou l'inné". Ce dont je suis sûr, c'est qu'« *ils n'ont pas choisi leur condition homosexuelle* ». (Catéchisme de l'Eglise universelle).

Ils sont ainsi. Certains le vivent mal et peuvent avoir besoin des ressources de la psychothérapie, ou d'autres accompagnements. Mais beaucoup vivent bien cette condition. Il n'est que de les voir vivre pour constater qu'ils ne sombrent pas dans le narcissisme. Leurs engagements sont multiples et variés et leur rayonnement ne fait que traduire l'équilibre qu'ils ont acquis. Dieu les aime tels qu'ils sont ; il ne suffit pas de le dire : à eux de prendre leur sac et de prendre leur route, la route qui les mènera à Dieu.

Ces nombreuses années d'accompagnement m'ont permis d'être le témoin du cheminement parcouru par certains d'entre eux, et plus spécialement par ceux qui sont arrivés à former un couple. Ils s'épanouissent mutuellement. Une véritable transformation s'opère qui leur permet, dans une sérénité retrouvée après de longues périodes de culpabilisation, de se construire, d'être pleinement eux-mêmes, capables de trouver leur place dans la vie

sociale. Alors ils se situent comme tout un chacun et bien malin celui qui pourra reconnaître son homosexualité. Le dernier mot, celui qui doit nous faire réfléchir, je le laisse à Elizabeth Badinter : *« Cette différence est une contrainte, imposée de l'extérieur. Les homos ne réclament plus le droit à la différence, mais à l'indifférence. Ils souhaitent qu'on les regarde comme des êtres humains et des citoyens parmi d'autres, sans handicap ni privilège particulier. Mais le drame de cette minorité est que son destin dépend du regard que porte sur elle la majorité hétérosexuelle. Or, de même que certaines minorités jouent le rôle social et politique peu enviable de bouc émissaire, les homosexuels servent de repoussoirs psychologiques aux mâles hétérosexuels, prisonniers de leur idéologie patriarcale... »* (Elizabeth Badinter)

La question mérite d'être réfléchie.

« Si ton œil est mauvais... » (Lc 11, 34).

*

*

*

Lexique

- Homosexuel(le) : *Qui éprouve une attirance pour les personnes de son sexe.*
- Pédophilie : *Attirance sexuelle de l'adulte pour les enfants.*
- Pédérastie : *Déviation sexuelle où l'objet du désir de l'homme est le jeune garçon.*

Bibliographie

- Xavier Thévenot : *Homosexualité masculine et morale chrétienne. Repères éthiques pour un monde nouveau* (chapitre «accueillir» la personne homosexuelle), Cerf.
- Elizabeth Badinter : *XY. De l'identité masculine*
- Frédéric Martel : *Le rose et le noir*
- Marc Oraison : *La question homosexuelle*

Vivre à deux

Dominique BOURDIN

membre de Galilée

Dominique BOURDIN est mère de famille, professeur de philosophie et psychanalyste. Nous reproduisons cet article avec l'autorisation du bulletin "Mission étudiante actualité" (n° 27). Elle puise dans son expérience pour engager un dialogue avec les jeunes qui font le projet de vivre en couple.

« Elle m'intéresse. » « Il s'intéresse à moi. » « On se plaît. » « Voilà un moment qu'on sort ensemble. »

Une histoire d'amour commence parfois (souvent) par cette découverte étonnée que cela fait déjà un certain temps qu'on est ensemble, et qu'on n'a pas vu le temps passer. Ou plutôt si : il est interminable quand on est éloigné, quand l'autre, le seul ou la seule qui compte, est ailleurs. Et s'il faut se séparer, même provisoirement, c'est

un étrange déchirement, presque un arrachement à soi-même.

L'envie de vivre ensemble s'impose alors comme la nécessité de ne plus avoir à se séparer chaque soir ou presque. C'est aussi le désir d'un espace à soi, comme couple, d'un logement à son image, si petit ou inconfortable qu'il puisse être. Et peut-être l'envie de se montrer comme couple ou d'inviter chez soi.

A deux, chez soi, aux yeux des autres. Une nouvelle aventure commence.

Oser s'aimer

Oh ! bien sûr, les copains ne diront pas que c'est une aventure, mais au contraire que vous vous installez. Finie la liberté !

Et c'est vrai qu'aimer crée un lien. Être attaché à quelqu'un, c'est souffrir de son absence ou de ses retards, c'est devenir vulnérable. Mais aussi être libres ensemble, c'est-à-dire projeter son existence vers des initiatives, des désirs, des expériences que l'on n'aurait pas envisagé seul.

La liberté n'a pas disparu, mais elle n'est plus la même. Et si l'on n'a pas envie d'y penser, qu'importe. L'amour est en train de nous changer, l'un par l'autre, l'un avec l'autre. S'installer ensemble c'est aussi reconnaître, en soi-même et devant les autres, que l'on accepte ce **"jeu" d'une relation qui nous transforme**. Un jeu, car il s'agit bien, non seulement de s'amuser, de passer de très bons moments, mais de jouir, de savoir être heureux. Aimer ne nous force pas à renoncer à la légèreté, mais nous ouvre à l'infini dans le plaisir lui-même. Ce qui n'est pas une raison pour se prendre au sé-

rieux – sinon on aurait peur de ce second aspect du jeu de l'amour, qui fait qu'il y a du jeu entre nous, qu'il va falloir nous ajuster l'un à l'autre.

S'engager dans la durée

Par son existence même, un **logement commun** matérialise qu'on a pris une décision ensemble, qui engage du temps et de l'argent : il situe les deux partenaires comme couple, dans une durée (même si dans la réalité il arrive que ce ne soit que pour un temps relativement bref). Habiter ensemble, c'est se mettre en position de réussir ou d'échouer à vivre ensemble, à durer ensemble.

Peut-être faut-il alors se rappeler que l'on tombe toujours amoureux d'une image de l'autre.

Et qu'il faudra déplacer son investissement amoureux **de cette image** que l'on portait en soi, et que l'on a reconnue dans la personne aimée, **vers une personne réelle**,

qui a sa propre histoire et ses propres désirs, et qui n'est jamais tout à fait telle que je la croyais, ni tout à fait conforme à mes propres besoins.

C'est qu'il existe une aliénation amoureuse. Je ne maîtrise pas les raisons de mon choix amoureux, mais ce n'est ni le hasard, ni une prédestination absolue qui ferait qu'on est d'avance "faits l'un pour l'autre". Mais chacun de nous porte des images fantasmatiques de son désir, plus ou moins conscientes (et qui ne recourent pas forcément le type féminin ou masculin de nos fantasmes sexuels conscients) ; elles sont plus ou moins construites sur le modèle de ce que représentait tel ou tel de nos parents pour notre expérience de petit enfant, plus ou moins correspondantes aussi à ce que nous voudrions être nous-mêmes. L'autre m'attire parce qu'il représente, éveille, actualise telle ou telle de ces images. Je le découvre à travers ce que j'attends, puis je découvre aussi qu'il est différent de mon attente, et qu'il ne répond pas toujours à mes désirs de la façon exacte que je voudrais. Je dois tenir compte de sa réalité.

Il n'est donc pas d'amour sans attachement à une image fantasmatique, pas de relation amoureuse sans une phase d'idéalisation plus ou moins grande de l'autre. Même si je reconnais "lucidement" ses défauts – et ce sont ses qualités qui peuvent me gêner tout autant, par exemple me faire ressentir une infériorité – j'idéalise ce qu'il en est pour moi de cet amour, ce que nous pouvons vivre ensemble. Et c'est une bonne chose, car il faut cet engagement de l'imaginaire pour que l'autre personne soit réellement importante pour moi, devienne quelqu'un qui compte. Mais il faut aussi qu'intervienne une "désidérialisation" de mes images de l'autre, que je puisse faire place à une attention à ses paroles réelles, à ses aspirations, à ses souffrances, à ce qui l'a marqué(e) dans son passé, bref à quelqu'un d'autre que moi. A quelqu'un de l'autre sexe, aussi (car certains amours homosexuels cherchent inconsciemment à faire l'économie d'une trop grande différence, à trouver quelqu'un avec qui se sentir davantage semblable que différent, comme pour se rassurer parce qu'on se ressemble, parce

que l'autre est comme un miroir pour moi-même).

Voilà un des enjeux essentiels : que la "désidéalisation" de l'autre, pour passer de son image à une image corrigée par l'expérience de sa réalité, ne sont pas une désillusion. Suis-je plus attaché(e) à l'image que je porte en moi, au désir de combler mes propres besoins ou à la réalité de la personne à laquelle s'est attachée pour moi cette image ? Est-ce vraiment l'autre qui m'intéresse ? Mon désir est-il de trouver la personne qui me satisfait (comme un nourrisson blotti contre sa mère) ou l'amour est-il en train de m'éveiller davantage au désir du désir de l'autre (cf Lacan), au désir que celui ou celle que j'aime trouve les chemins de sa propre satisfaction ? Mon envie de la voir heureuse, de le savoir content est-il un élément moteur de notre amour ?

Si c'est le cas, tout n'est pas gagné, mais l'on peut se découvrir mutuellement sans se décevoir ; on peut se faire confiance sans être paralysé par la crainte de voir l'autre s'éloigner ; on peut se transformer chacun à sa façon, développer ses propres

aptitudes : ce qui m'arrive intéresse celui ou celle qui m'aime.

N'est-ce pas ici que l'on peut comprendre l'importance de **la fidélité** ; l'exclusivité sexuelle ne signifie pas que je ne désirerai jamais personne d'autre, mais elle est le signe **du choix de privilégier l'aimé sur tous les autres** : tu es pour moi l'unique dont le désir m'importe autant que le mien propre. Je fais fonds sur toi et tu fais fonds sur moi, non pour nous limiter à nous deux mais pour vivre ensemble ce que chacun découvrira et ce qu'il fera de sa vie. Nous changerons, c'est vrai, et nous ne savons pas d'avance comment chacun de nous évoluera, mais ce que tu deviens m'intéresse et compte pour moi. Il me semble que sans le signe et l'exigence de la fidélité sexuelle (qui comble aussi le besoin de sécurité affective que chacun porte en soi) cette confiance dans le désir de l'autre et cette liberté d'accepter qu'il se transforme sont infiniment plus difficiles à réaliser. Mon désir est qu'il soit lui-même sans que ce soit à moi de décider ce qu'il devient, et c'est possible parce que je sais qu'il désire aussi cela pour moi.

Se dégager de l'infantile ?

Vous me direz que c'est là parole de vieux, et que la maturité affective nécessaire n'est pas forcément au rendez-vous amoureux.

Sans doute, et pas seulement chez les jeunes, d'ailleurs ! Ce sont même souvent les échecs amoureux de la génération des parents qui entament à l'avance votre propre audace de croire en l'amour.

Mais j'ai envie d'ajouter que l'on s'aime tel que l'on est, et que deux personnes qui s'aiment peuvent faire place aux besoins régressifs l'un de l'autre. Désir de fusion, emprise, idéalisation, besoin de réassurance coexistent avec le désir d'épanouissement de l'autre et de soi-même. A chaque couple sa propre façon de trouver sa propre façon d'organiser maturité et régression, d'inventer son langage amoureux, ses moments d'intimité. Et ne boudons surtout pas l'inventivité érotique qui permet d'exprimer et de satisfaire les tendances régressives, et d'ancrer dans l'infantile et dans la jouissance sexuelle le lien du couple, tout en libérant les aspirations plus matures pour la vie quotidienne.

Mais il est une double conviction. Oser se risquer pour se dévoiler à l'autre et faire fonds sur l'autre, prendre le temps de se parler, de s'expliquer. Et renoncer à garder une sorte de sécurité d'enfant qui pourra toujours, en cas de difficulté, se tourner vers ses parents. Peut-être est-ce moins répandu chez les étudiants que dans l'ensemble de la jeunesse ; mais je suis frappée de voir à quel point ce sont encore les parents qui assurent la sécurité affective pour des jeunes de 20, 23, 25, 27 ans ou plus. "J'aurai toujours ma mère, c'est normal." Que la situation économique force beaucoup de jeunes à rester très longtemps chez leurs parents, c'est un fait. Ce qui me semble grave, car cela retarde l'autonomie et la maturité affective et sociale, c'est de s'en trouver bien. « *L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils ne feront qu'une seule chair* » : le vieux précepte biblique ne signifie pas de renoncer à sa propre individualité mais de trouver dans le couple son enracinement personnel, au prix d'un renoncement, d'un détachement. Nul ne peut aimer s'il ne se détache

affectivement de ses parents. Non pour ne plus les aimer, mais pour les aimer librement, pour eux, parce qu'ils vous ont beaucoup donné et ont besoin d'affection. Mais non plus pour vous, parce que vous auriez encore besoin d'eux : ce besoin est un besoin qui reste réel, mais qui reste infantile ; il faut le dépasser pour devenir soi.

Et n'attendez pas que vos parents vous y poussent. Eux aussi ont des besoins régressifs, et vous laisser partir, c'est affronter leur vieillesse qui commence. Notre génération, d'abord optimiste, a connu des déceptions, et elle se crispe d'autant plus sur ses enfants qu'elle craint pour eux et n'a pas pu leur laisser un avenir ouvert et une confiance en l'avenir.

Car il ne suffit pas d'habiter ailleurs pour s'être séparé psychiquement. Il ne suffit pas de vivre à deux pour s'être décidés à résoudre ensemble les problèmes qui se poseront. Les parents peuvent être de bon conseil, souvent. Mais c'est à vous d'utiliser leurs avis, et si possible de le faire ensemble, à deux. De même, il est bon que vos parents respectifs vous voient en couple,

pour ne pas ré-accaparer chacun sa progéniture à l'occasion des visites que vous faites séparément, ne serait-ce que pour gagner du temps... Qui sait si chacun de vous n'en profiterait pas pour se replonger dans l'intimité d'autrefois, pour renouer avec le plaisir d'être pris en charge, materné. Et c'est vrai que l'on a bien le droit de se faire plaisir, surtout si cela fait aussi plaisir aux parents.

Mais le centre de votre vie, surtout lorsque des coups durs surgissent, est-il encore la relation à vos parents, ou est-il en vous-mêmes, et dans les nouveaux liens que vous nouez ? Si vous déménagez, est-ce que ce sont les copains ou les parents qui spontanément donnent un coup de main ? Si ce sont les parents, vous ne pourrez éviter leur jugement sur votre façon de vous y prendre, ou l'entretien de l'appartement que vous quittez. La dépendance risque d'être toujours là. Et c'est souvent après une séparation douloureuse que tel jeune découvre que c'est son milieu d'origine qui, sans qu'il s'en doute, était resté son point d'appui, et qui a creusé un fossé au fil des

jours dans la vie à deux... Le risque est d'autant plus grand aujourd'hui que souvent la dépendance financière demeure inévitablement prolongée.

Assumer les exigences de la réalité matérielle

Car vivre à deux, on le sait, ce n'est pas vivre seulement d'amour et d'eau fraîche. D'autant qu'un bon Bordeaux de temps en temps ne gâche rien, et qu'il faut en tout état de cause assurer les courses, le ménage, la vaisselle...

C'est peut-être ici que la réalité vient le plus directement faire violence à l'idéalisation. Le style spontané de chacun devra souvent beaucoup à l'éducation reçue, ou à une réaction directe contre l'éducation reçue. Mais attention au "naturel", c'est-à-dire au familial de l'enfance, qui revient au galop : souvent, celui que vous avez connu bohème redeviendra peu à peu un obsédé de l'hygiène ou du rangement, comme chez ses parents ; mais rassurez-vous, ces chan-

gements-là prennent du temps, en général quelques années.

Ce qui en revanche survient tout de suite, c'est le partage des tâches. Qui fait quoi ? Et celui qui ne fait pas a-t-il quelque chose à dire sur la façon de faire ? Là encore, si des désaccords surviennent, mieux vaut identifier ce qui, dans les "évidences" que l'on ressent comme telles, provient des habitudes de ses propres parents. Et accepter de voir les décalages entre les principes de partage des tâches et la façon dont on s'y prend effectivement. Le plus important est peut-être de pouvoir en parler, essayer, changer, inventer ensemble de nouvelles façons de faire qui seront celles du couple, pour gérer l'argent, décider, choisir les meubles, les bibelots ou le film du soir, ou encore partager le travail ménager.

En sachant aussi que c'est souvent à l'occasion de ces "détails" matériels que surgiront les manières fusionnelles et infantiles d'aimer, ou les tendances à l'emprise, à la domination, aux reproches qu'on n'oublie pas, voire aux rancœurs qui s'accumulent

alors que sur le moment, on n'a rien dit. Le risque de négliger les contraintes matérielles (ne pas payer ses factures ou ses transports par exemple, avec les retards et les amendes qui s'accumulent ; ou bien la vie quotidienne dans un appartement qui tourne au taudis) est le pendant du risque inverse de s'engluer dans les seuls soucis et préoccupations pratiques, aux dépens des conversations, activités, ou émotions qui avaient rapproché les deux partenaires. L'angoisse de reproduire ce qu'on ne supporte pas dans le couple de ses parents peut aussi apparaître, et peser sur les rapports quotidiens. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres, il est important d'apprendre à s'expliquer ensemble sur ce qui fait problème.

Peut-être faut-il aussi se rappeler avec un brin d'humour le bon usage des disputes. Si elles ne blessent pas trop profondément, elles viennent manifester que l'on n'est plus dans l'illusion duelle d'être absolument semblables ou d'avoir tout en commun (si tel était le cas, que resterait-il à s'apporter mutuellement ?). Elle viennent aussi signer

l'effort, même mis en échec, pour que chacun ait la parole, et participe aux décisions : un couple sans dispute peut être un couple harmonieux, mais aussi un couple où l'un des deux a l'emprise sur l'autre, ou encore un couple où les insatisfactions ne se disent pas. Au risque que cela ne resurgisse un jour brutalement.

Mais l'habitude de la dispute est un autre piège, une façon de construire le lien sur le rapport de force, et sur une sorte d'érotisation de la violence verbale (voire physique) ; même chez les couples jeunes, c'est moins rare que l'on ne croit.

Et puis, il est des disputes qui ne font que manifester une faille déjà à l'œuvre, une impuissance à entendre ce que l'autre dit ou ressent, une incapacité à renoncer à l'image que l'on s'est construite de celui ou de celle que l'on aime, une volonté de ne pas modifier le projet de vie ensemble tel que chacun l'avait imaginé. Après la rupture d'un couple, ou lorsque l'un de ses membres, ou les deux, demandent de l'aide (conseiller conjugal, psychologue), les impasses tragiques deviennent visibles. Elles

sont d'autant plus douloureuses qu'elles surviennent chez des gens qui tenaient fortement à l'aimé, et à leur couple, mais sans pouvoir passer de l'image initiale à une véritable histoire ensemble, qui s'ajuste au jour le jour et au fil de la réalité de l'autre et de la vie. Lorsqu'une impasse s'instaure, même si c'est dans un domaine limité (sexuel par exemple), il est essentiel de trouver des interlocuteurs (professionnels ou non, des amis ou des adultes de confiance peuvent suffire) : des gens capables de voir de l'extérieur ce qui se passe, et comment ça fonctionne.

A deux... parmi les autres

Car un couple ne vit pas sur une île déserte.

Les amis de l'un et de l'autre, qui peuvent devenir des amis communs, s'ils ne l'étaient déjà, les activités de l'un et de l'autre ont leur place. S'il est un moment de la relation amoureuse pendant lequel seule

existe la vie à deux, il est aussi une richesse pour le couple de la vie sociale, des amitiés, des initiatives, des engagements.

Si le pari de réussir sa vie commune ne va pas de soi, c'est aussi que l'on en attend tout : une satisfaction affective totale et complète, comme si l'amitié n'avait plus besoin d'exister, comme si les distractions communes satisfaisaient automatiquement toutes les aspirations. Si le couple est refuge contre la solitude, compensation aux frustrations sociales, l'aimé doit être parfait sur tous les plans. Et de plus, il est utilisé comme "poubelle", pour déverser ce qui ne va pas ailleurs (source non négligeable d'éclosion des disputes, d'ailleurs). Et il est sommé de comprendre alors que l'expérience de l'intimité la plus forte, de la proximité la plus riche est justement, selon le philosophe Emmanuel Lévinas, l'expérience que l'autre reste toujours autre, que je ne le comprendrai jamais totalement, qu'il m'échappe lorsque je veux le saisir.

S'aimer ce n'est pas se posséder et s'utiliser, encore moins avoir des droits sur

l'autre. C'est beaucoup plus se découvrir mutuellement, jour après jour. C'est souvent devenir capable de se pardonner. Et c'est s'ouvrir au monde à partir de cette expérience d'intimité qui creuse en nous des désirs plus profonds, tandis que la confiance accordée par chacun éveille et soutient la capacité d'agir et d'inventer. Si l'âge de la mère à la naissance du premier enfant ne cesse de reculer (environ 27 ans ½ aujourd'hui), ce n'est pas seulement parce que beaucoup de femmes et d'hommes veulent profiter de leur jeunesse avant de s'installer. Ni même parce que la possibilité matérielle de vivre indépendant est considérablement retardée par le chômage et les

petits boulots. Mais c'est aussi parce qu'à cause de tout cela, il devient de plus en plus laborieux, de plus en plus long et difficile de se faire confiance à soi-même pour engager un avenir où l'on se sente créateur et responsable.

Dans la vie de couple se cherchent et se rôdent à la fois la confiance faite à l'autre et la confiance faite à soi-même. Un "au jour le jour" où le temps prend la saveur d'une histoire, où chaque instant est riche de durée savourée, de souvenirs réévalués par la relation vivante elle-même ; c'est ainsi que s'annonce aussi un avenir possible, tandis que la passion ou l'attachement se colorent de tendresse.

Avec Maurice ZUNDEL pour guide :

L'homme comme vocation à devenir libre

Notes prises lors d'un exposé oral
de Bernard TURQUET

De quel homme parlons-nous, quand nous parlons de Dieu ? Comment comprendre l'homme, à partir de la gratuité de Dieu ?

Proposée au cours d'une retraite à la Pierre-Qui-Vire, cette méditation de Bernard TURQUET, prêtre de la Mission de France, s'inspire fortement de Maurice Zündel et nous invite à creuser le thème de la liberté, dont la vie affective et sexuelle est bien l'un des terrains essentiels. Il s'agit bien, non pas d'être libres, ce que nous ne sommes pas, mais de le devenir.*

* Maurice Zündel : Voir bibliographie "in fine".

Des hommes et des femmes qui vont au-delà d'eux-mêmes

Dans ma vie, j'ai rencontré des gens étonnants qui sont devenus lumière et ont éclairé mon chemin.

A Vénissieux, c'était Pierrot, ouvrier chez Berliet et membre de l'ACO. Un homme d'une simplicité populaire extraordinaire, plein de bon sens dans l'action ouvrière, tenace pour défendre ses compagnons et d'une fidélité lumineuse dans l'amitié et dans la foi.

C'était aussi Bourdereau, qui travaillait à l'étirage des cars. Il avait toute la compétence d'un chef d'équipe, c'était un meneur et un tribun. Membre du PC, il ne s'est jamais fait acheter. Il faisait peur aux responsables du personnel. Il sacrifiait son mieux-être, le sien et celui de sa famille, pour défendre ses compagnons. En 64, au moment où j'ai quitté l'usine, il m'a dit : « *Alors Bernard, tu es venu faire un petit tour, et tu t'en vas !* » Ce sont des choses qu'on n'oublie pas !

C'était aussi Arlette, présidente de la Maison des Jeunes. Elle sacrifiait ses week-

ends, ses nuits même, pour cette Maison où j'avais aussi des responsabilités. Elle avait laissé sa fille se marier avec un arabe, quel scandale dans la famille et dans l'entourage ! C'est vrai que le mariage n'a pas tenu, mais elle a élevé ses petits enfants sans amertume et avec beaucoup de tendresse, elle était fière qu'ils soient métis !

C'était enfin une vieille mémé espagnole, venue en France à l'âge de 18 ans. Elle habitait près de chez nous et m'apportait régulièrement, le jour de ma fête, un litre de gros rouge qu'elle posait sur la table : « *Voilà, Bernard, c'est pour toi.* » Elle était analphabète et je ne comprenais pas un mot sur trois de ce qu'elle disait, mais c'était une femme étonnante d'ouverture et de cœur.

Au Brésil, il y avait Antonio, mon voisin. On venait lui demander conseil, il rendait en quelque sorte la justice. Il faisait des visites aux malades et aidait les autres à construire leur maison. Il n'hésitait pas à sortir, à rentrer dans la lutte, à protéger avec des barrières le bairro, à aller témoigner à la police ce qui, au Brésil, était un acte de courage extraordinaire.

Il y avait aussi Pedro, dans un village au fin fond de la "roça". C'était un pauvre qui travaillait toute la journée pour recevoir un litre d'huile. Il avait péniblement appris à lire. Tous les dimanches, il réunissait une communauté de pauvres paysans des alentours, dans un pauvre hangar de rien du tout. Et il leur commentait la Bible, comme il pouvait. Quand il lisait, c'était parfois tellement incompréhensible, que je corrigeais quelques mots.

Parmi toutes les personnes que j'ai rencontrées au cours de mes longues années d'hôpital, je n'en choisis que deux.

A Berck, cette femme alitée toute la journée, qui posait un miroir sur le côté de la table pour voir ce qui se passait. Quand on arrivait, elle offrait un sourire extraordinaire. On se sentait bien, heureux. Elle qui était beaucoup plus handicapée que les autres avait une telle manière de vous prendre la main, que la communication passait.

A Coërentin Celton, je pense à Jean. Il se savait condamné. On le transfusait tous les vingt jours et il avait un teint de bronze. Il était d'un accueil formidable, il passait de

l'un à l'autre et tout le monde l'aimait. Quand il est mort, sa femme m'a dit : *« Oui, Jean aimait les gens. »*

Qu'est-ce qui pousse tous ces gens à être ainsi, à défendre la dignité de leurs compagnons, à refuser les réflexes xénophobes, à donner de leur vie au service des plus petits, à oublier leur propre maladie pour aller au-devant des autres ?

Au fond, ils auraient très bien pu rester chez eux, à regarder leur télévision et à penser à leur bien-être, en se fichant pas mal des étrangers et des plus faibles. Et pourtant, ils se sont levés, ils sont allés, dans un geste libre, au-delà d'eux-mêmes, pour affirmer la dignité, la leur et celle des autres, et finalement pour dire : nous ne sommes pas des objets, des marchandises, des machines, nous sommes des hommes.

Le sursaut de la liberté

Je pense aussi à des cas-limites, comme celui que raconte Jacques Sommet dans

son livre : "L'honneur de la liberté", lorsqu'il fait face à une sentinelle SS, juchée sur un mirador : « *Tel que je suis là, il ne peut rien contre moi. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, ils m'ont presque dépouillé de mon corps. Le reste, je le trouve intact. Je puis librement dire : "Je crois en Dieu", je peux librement dire : "Vive la vie", tandis que lui, là-haut, est déjà détruit par sa destruction. Il peut abrégé la vie de mon corps, mais, n'importe comment, elle finira, cela fait partie de la vie humaine. Cet homme ne peut même plus me dire un mot, il est isolé dans sa puissance et je continue, moi, à penser ce que je suis et même un peu plus qu'avant.* »¹

Un autre cas limite est celui de Jean Dominique Bauby. Ancien directeur de "Elle", c'était un homme brillantissime, qui aimait la vie et les femmes. Un 8 décembre, il se réveille, et plus rien ne fonctionne : il est dans un coma profond. Enfermé à

l'intérieur de lui-même, il ne peut ni bouger, ni manger, ni parler, ni même respirer sans assistance. Il est là, et, de ce corps inerte, seul un œil bouge. Cet œil gauche est son seul lien avec le monde, avec les autres, avec la vie. Pendant des semaines, par son seul clin d'œil, il a écrit tout un livre, lettre après lettre, mot après mot, phrase après phrase². Quel sursaut de liberté, au moment où toutes les autres fonctions sont annihilées !

De quel homme s'agit-il ?

Une fausse conception de l'homme entraîne une fausse conception de Dieu, d'un Dieu extérieur à l'homme, étranger à la vie et finalement d'un Dieu d'un autre monde. Aujourd'hui, on n'a pas besoin d'un tel Dieu. Comme l'écrit Zündel :

« *Cette vue d'un Dieu extérieur à*

1.- Jacques Sommet - "L'honneur de la liberté", Le Centurion, 1987, p. 123.

2.- Jean Dominique Bauby - "Le scaphandre et le papillon", Robert Laffont, 1997 – et le film de Béneix.

l'univers, à nous-mêmes, le rend finalement étranger. On l'atteint par des raisonnements, par des concepts, dont il est très difficile de fonder la légitimité, ou par des traditions qui véhiculent une révélation sur laquelle se poursuivent d'interminables discussions, entre chrétiens, entre chrétiens et non chrétiens, entre croyants et athées. »³

Ce Dieu extérieur, étranger, le monde d'aujourd'hui n'en n'a pas besoin, c'est pourquoi il s'en dispense.

L'homme préfabriqué

Trop souvent, on oublie tous les déterminismes auxquels est soumis l'homme, ce qui entraîne une conception irréaliste ou surréaliste de l'homme. L'homme est avant tout un paquet de déterminismes, un être pré-fabriqué.

Ce sont d'abord des déterminismes physiologiques : molécules, ADN, nous savons bien l'importance du chimique dans notre comportement. A ces déterminismes physiologiques s'ajoutent les déterminismes sociaux : tout ce qui est induit par le groupe social, la culture, l'histoire. Il y a en nous des "pré-jugés", c'est-à-dire un prêt-à-penser religieux, politique, etc.. Il y a enfin les déterminismes psychiques, la passion, les pulsions, l'inconscient et ses refoulements, tout ce que met à jour la psychanalyse.

Ce paquet de déterminismes, ce socle d'être animal et d'être historique que je n'ai pas fabriqué moi-même mais dont j'hérite, est-il "moi" ? Zündel, dans *"Je est un autre"* écrit : « Nous n'avons pas choisi de naître, nous n'avons pas choisi nos parents ni notre hérédité. Nous n'avons pas choisi notre milieu, ni notre époque, ni même, la plupart du temps, notre religion. Cela veut

3.- Maurice Zündel - *"Que l'homme soit"* in *"La liberté humaine et l'expérience de Dieu"* chez Maurice Zündel. Ramon Martinez de Pison, Bellarmin, Desclée, 1990, P. 111.

*dire qu'un enfant qui prend conscience de lui-même, qui fait cette découverte prodigieuse : "j'existe", peut aussitôt ajouter : "mais je n'y suis pour rien ; j'existe, mais il n'y a rien en moi que je tiens de moi. »*⁴

Cet enracinement dans un univers préfabriqué est généralement confirmé par toute l'existence ultérieure. La plupart du temps, nous restons englués dans un univers passionnel, dont la base est physico-chimique, au point que le "Je-Moi" que nous avons toujours à la bouche, n'est finalement que la résultante de toutes les pesanteurs cosmiques ou sociales que nous subissons.

La revendication d'autonomie

Une tension se manifeste entre cette dépendance et la revendication d'autonomie. Tout vivant est en effet une entreprise paradoxale, une espèce de contradiction

vivante. Le vivant existe "pour soi", avec une certaine conscience de soi, c'est donc un sujet, mais un sujet-objet, car cette conscience est elle-même déterminée.

L'homme apparaît comme cette capacité à refuser de subir ses déterminismes, à s'élever au-dessus, à prendre de la distance. Camus disait : « *L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est.* » Zündel poursuit la même idée : « *L'homme est en effet capable de refuser d'être un objet. Il le fait naturellement dès qu'il a pris assez vivement conscience qu'il subit l'univers et soi même.* »⁵

L'esclave, quand il prend conscience de son esclavage, ne peut que recourir à la révolte, de même l'homme qui prend conscience de son esclavage originel ne peut que recourir à la révolte contre ses déterminismes irrationnels, contre son asservissement à l'univers passionnel qu'il porte au fond de lui.

4.- Maurice Zündel - "JE", Anne Sigier, 8^e Ed., 1997, p. 13.

5.- Maurice Zündel - Id, p. 18.

L'enlissement dans la violence des choses

Dans cette prise de distance, l'homme cherche à "valoir", à avoir de l'importance à ses propres yeux et aux yeux des autres. Ce besoin d'être aimé et d'être reconnu est la base de la vie psychique et affective.

Mais ce désir de valoir peut aussi se pervertir. Zündel écrit : *« Les autres font partie du décor, passent comme des ombres dans le champ de notre regard. Si nous nous occupons d'eux, c'est pour nous faire le centre du monde, un centre plus grand où notre importance s'accroît, pour écarter la menace d'une misère ou d'une révolte qui pourrait mettre en péril le domaine où nous régnons, ou pour tuer l'ennui qui ronge notre univers, ou, tout simplement, pour masquer notre fragilité. »*

Le désir de valoir risque toujours de se recourber sur la possession d'objets. On peut relire l'évangile des Tentations en ce sens : les perversions fondamentales de l'homme sont dans l'avoir (le fait d'amasser,

de retenir, d'accumuler), dans le pouvoir (le fait de dominer, d'avoir prise sur les autres), et finalement dans le valoir (le fait de paraître). Telles sont les trois tentations fondamentales qui guettent notre histoire humaine.

La perversion de ce désir de liberté et d'affirmation de soi masque notre fragilité et est à la source de toutes les violences, comme l'exploitation, le totalitarisme ou la xénophobie. Les exemples sont nombreux de la façon dont le désir de liberté peut être dévoré par les choses. Les fameux "produits libres" de la chaîne Carrefour jouent sur ce désir de liberté : "Vous serez libres, si vous achetez mes produits". C'est l'enlissement de la liberté dans les choses.

Il en est de même pour la façon dont certaines marques exploitent le désir de liberté des jeunes : on est "in" si on possède telle marque de baskets, sinon, on est "out".

Quand l'extériorité envahit tout le champ de la conscience, l'intériorité devient difficile à percevoir. *"L'avoir a mangé l'être."*

"Passer de quelque chose à quelqu'un"

Dans certaines circonstances, il y a un réveil de la conscience, qui désigne un aspect inviolable de la personne qu'il faut protéger, pour lequel il faut se battre. Il en est ainsi de tous ceux qui refusent d'être traités en objets de production ou de consommation, comme ces ouvriers de Renault qui refusent d'être des produits jetables.

« *Passer de quelque chose à quelqu'un* »⁶, telle est en effet l'ambition de notre liberté. Il serait trop facile de dire que l'on n'a pas besoin d'avoir pour être. Il y a des conditions minima d'avoir pour pouvoir être, des conditions matérielles, psychologiques et sociales, des conditions de logement, de travail et de ressources, pour lesquelles il faut se battre. Mais toutes ces conditions matérielles réunies ne feront jamais passer quelqu'un de l'extériorité à l'in-

tériorité, il y faut l'acte même de la liberté et cet acte n'est pas automatique.

Passer de quelque chose à quelqu'un, c'est mettre en œuvre la puissance de don et de générosité qui est au fond de nous. La liberté est finalement « *le pouvoir de se donner. Si l'homme est don, il est libéré* »⁷. On ne se donne pas à une idée, mais à quelqu'un d'autre. La pauvreté des pauvretés, c'est de n'avoir personne à qui se donner. Il ne s'agit pas de donner, mais bien de se donner, ce qui ne va pas sans désappropriation, sans dépouillement. L'entrée dans ce mouvement nous fait devenir quelqu'un, nous fait accéder à notre liberté, ou, plutôt, l'accueillir, car elle est déjà en nous.

On n'est pas libre, on le devient

Pour citer encore Zündel : « *La grande erreur de la déclaration des droits de*

6.- Maurice Zündel - "Morale et mystique", Anne Sigier, 1986, p. 36-37.

7.- Maurice Zündel emprunte cette phrase à Flaubert, "VML", p. 57-61.

l'homme, qui prélude à la Révolution française, est justement d'affirmer que les hommes naissent libres. »⁸ Le Père Varillon avait l'habitude de dire que dans l'affirmation "Dieu a créé l'homme libre", il y a deux erreurs. D'abord, Dieu n'a pas créé, au passé ; il continue de créer. Ensuite, l'homme n'est pas libre, il a à le devenir.⁹ Notre vocation est de devenir des hommes libres, de nous libérer les uns par les autres ; nous libérer de nos contraintes extérieures, mais aussi libérer notre espace intérieur, agrandir notre tente et découvrir cette générosité qui est en l'homme.

À la Maison des jeunes de Vénissieux, les jeunes arrivaient en disant : « *On s'embête, qu'est-ce que vous avez à nous proposer?* » Notre travail ne consistait pas seulement à leur fournir des activités, mais aussi à les mettre au service les uns des autres, pour leur faire expérimenter que,

dans ce service des autres, ils allaient trouver leur propre libération.

Du pressentiment à l'accueil d'une Présence libératrice

Varillon dit très justement que les hommes qui expérimentent cette libération d'eux-mêmes en se donnant, ceux-là connaissent Dieu, même s'ils ne le reconnaissent pas.¹⁰ C'est en s'élevant pour décoller de soi-même, en découvrant sa liberté dans le mouvement même du don de soi, en creusant cet appel qui ouvre un espace intérieur, que l'homme découvre en lui la joie de donner sa vie et se sent vraiment une personne.

Ce centre inviolable qui est en lui devient une Présence qui l'habite comme un appel, où il sent le plein épanouissement de

8.- Cf. Ramon Martinez de Pison - "La liberté humaine...", p. 97-98.

9.- Varillon - "Joie de Croire Joie de vivre", Le Centurion, 1981, p. 165 et 23.

10.- Id. p. 233.

sa liberté. Cette Présence ne s'impose pas, elle est comme une sollicitation mystérieuse au fond de lui à se donner et à se dépouiller pour être.

Cette intériorité libératrice, source du moi profond, n'est ni quelque chose d'inerte, ni le fruit de l'imagination. Elle passe par le biais de la conscience, mais elle est plus que cela. Elle est, pour reprendre les mots d'Elie, comme quelqu'un qui appelle dans la brise légère.¹¹

Saint Augustin a témoigné magnifiquement de cette expérience : « *Tard je t'ai aimée, beauté si antique si nouvelle, tard je t'ai aimée, et pourtant tu étais dedans et moi dehors... tu étais avec moi et c'est moi qui n'étais pas avec toi.* »¹²

Ce passage des valeurs de liberté et de don, vécues par bien des hommes, au pressentiment d'une Présence, n'est pas nécessaire. C'est l'acte de foi, il est libre, il est raisonnable et non pas fou.

L'homme qui va jusqu'au bout de sa liberté laisse transparaître une Présence.

Comment reconnaître Dieu en ce monde ? A travers des hommes qui risquent leur liberté, et pas autrement. C'est en contemplant l'homme accompli qu'on peut voir Dieu : « *Il faut avant toute chose proclamer notre foi en l'homme. Celui qui ne croit pas en l'homme, ne pourra jamais croire en un Dieu authentique et véritable, parce qu'il ignorera dans l'homme ce mystère d'une liberté inviolable. Il ne comprendra pas qu'un homme n'est lui même que lorsqu'il est une autonomie, lorsqu'il est le créateur d'un nouvel univers.* »¹³

Il s'agit donc d'apprendre à discerner dans l'homme ses possibilités infinies, d'apprendre à susciter en lui, silencieusement et discrètement, cet être nouveau, cet être universel, cet être irremplaçable, qui fait de

11.- Cf. 1 R 19, 12.

12.- Saint Augustin - "Confessions Livre X", très souvent cité par M. Zündel.

13.- "VML", p. 47.

chaque homme une révélation unique du visage de Dieu. C'est quand nous pourrons dire du fond du cœur : "Je crois en l'homme", que nous pourrons dire en vérité : "Je crois en Dieu".

De cela, nous avons à témoigner. Notre témoignage est d'une certaine opacité, car il est toujours gangrené de cet avoir, de ce pouvoir et de ce valoir. Mais il nous faut tendre à ce don, en agrandissant notre tente intérieure, pour traduire quelque chose de cette Présence, non seulement en paroles, mais aussi en actes.

Jésus, l'homme libre

Jésus est la figure exemplaire de cet homme accompli. En lui, l'homme et Dieu se rejoignent : L'homme parfaitement libéré et Dieu pleinement révélé. *« Jésus nous a révélé l'homme. Et c'est parce qu'il nous a révélé l'homme à un degré unique, c'est*

*parce qu'il l'a placé si haut, c'est parce qu'il en a fait la conquête d'un si grand prix, que nous sommes certains d'avoir en Jésus la révélation du vrai Dieu, du Dieu vivant, du Dieu Esprit, qui est la vie de notre vie. »*¹⁴

En Jésus, nous avons un homme libre, qui a laissé, dans le dialogue avec son Père, advenir en lui la liberté, jusqu'à la mort. A toutes les pages de l'Evangile, cette Présence affleure, c'est pourquoi Jésus est transparent et nous révèle qui est Dieu. Sa vie peut se résumer en deux phrases : *« Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne »* (cf Jn 10,18) et *« Celui qui m'a vu, a vu le Père »* (Jn 14,9).

Sur la croix, Jésus est l'homme accompli, qui, en allant jusqu'au bout de sa liberté, révèle qui est Dieu. Non pas un puissant monarque, comment peut-on dire cela en face de la croix ! mais un Dieu qui se communique par la pauvreté de lui-même.

14.- Cf. Ramon Martinez - "La liberté humaine...", p. 119 et ss.

Pour conclure, je cite une dernière fois Zündel :

Jésus, sur la croix, « nous révèle justement la désappropriation de Dieu, la pauvreté de Dieu. Il nous révèle un Dieu qui est agenouillé devant nous. Un Dieu qui ne peut forcer notre volonté, qui ne veut contraindre notre intelligence, un Dieu qui ne peut s'emparer par violence de notre cœur. Un Dieu qui nous attend, qui s'offre, un Dieu qui inaugure en nous un régime de liberté infinie, un Dieu qui se fait notre égal,

un Dieu qui nous traite en égaux. Un Dieu qui est un oui de l'éternel amour, qui ne peut rien accomplir sans le oui de notre amour. Ce Dieu tout neuf dans la conception humaine, tout neuf dans l'histoire humaine, c'est ce Dieu Trinitaire, ce Dieu qui n'a prise sur son être qu'en le communiquant, ce Dieu éternellement vidé de lui-même, qui ne possède rien, c'est ce Dieu-là qui va paraître dans le mystère de Jésus-Christ, comme une présence réelle au cœur de notre histoire. »¹⁵

*

*

*

15.- Maurice Zündel - "VML", p. 214.

Quelques ouvrages – parmi bien d'autres – pour découvrir les écrits de Maurice Zündel.

- | | |
|------|--|
| VML | • <i>Ton visage ma lumière</i> - Sermons inédits regroupés par thèmes - Desclée, 1989. |
| QHQP | • <i>Quel homme et quel Dieu</i> - (Retraite au Vatican à la demande de Paul VI) - Ed. Saint Augustin, 2 ^e éd., 1995. |
| HP | • <i>L'humble présence</i> - Inédits Tome I, 1986. |
| TP | • <i>Témoin d'une présence</i> - Inédits Tome II, 1994, présentation par Marc Donze, Ed. du Tricorne. |
| JE | • <i>Je est un autre</i> - Anne Sigier, 8 ^e édition, 1997. |
| CVH | • <i>Croyez-vous en l'homme</i> - Coll. Foi vivante 288, Ed. Cerf, 1992. |

Quelques écrits sur M. Zündel

Ramon Martinez de Pison :

- *La liberté humaine et l'expérience de Dieu chez M. Zündel* - Bellarmin, Desclée 1990
- *La fragilité de Dieu selon M. Zündel* - Bellarmin, 1996.
- *Devenir homme est le chemin de l'expérience de Dieu* - Nouvelle revue théologique, 117/4, 1995, p. 536-551.

L'amour et la beauté

Présentation par Jean-Marie PLOUX

L'amour, dit Diotime dans *Le Banquet*¹ de Platon, est un "démon" car "les dieux ne se mêlent pas aux hommes ; c'est par l'intermédiaire du démon que les dieux conversent et s'entre-tiennent avec les hommes. [...] L'un d'eux est l'Amour." Et la prêtresse de Zeus raconte – le texte est célèbre – comment Eros, fils de Poros (Ressource) et de Pénia (Pauvreté) en a reçu certains caractères en partage : *"D'abord il est toujours pauvre, et, loin d'être délicat et beau comme on se l'imagine généralement, il est dur, sec, sans souliers, sans domicile ; sans avoir jamais d'autre lit que la terre, sans couverture, il dort en plein air, près des portes et dans les rues ; il tient de sa mère et l'indigence est son éternelle compagne. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est brave, résolu, ardent, excellent chasseur, artisan de ruses toujours nouvelles, amateur de science, plein de ressources, passant sa vie à philosopher, habile sorcier, magicien, et sophiste. Il n'est par nature ni immortel, ni mortel. [...] Ce qu'il acquiert lui*

1. - *Le Banquet*. Platon – Traduction de E. Chambry. Garnier Flammarion, Texte intégral 4, 1992, p. 70-71.

échappe sans cesse, de sorte qu'il n'est jamais ni dans l'indigence ni dans l'opulence."

Mais c'est dans un autre dialogue intitulé *Phèdre*², du nom de son unique interlocuteur, que Platon explique l'amour par l'attrait de la beauté qui est en réalité une nostalgie de l'âme qui l'a contemplée dans le séjour des Dieux.

. Phèdre

[...] Quand la vue de la beauté terrestre réveille le souvenir de la beauté véritable, que l'âme revêt des ailes et que, confiante en ces ailes nouvelles, elle brûle de prendre son essor, mais que, sentant son impuissance, elle lève, comme l'oiseau, ses regards vers le ciel, et que, négligeant les choses d'ici-bas, elle se fait accuser de folie, l'enthousiasme qui s'élève ainsi est le plus enviable, en lui-même et dans ses causes, pour celui qui le ressent et pour celui auquel il le communique ; et celui qui, possédé de ce délire, s'éprend d'amour pour les beaux jeunes gens reçoit le nom d'amant. J'ai dit que toute âme d'homme a naturellement contemplé les essences, autrement elle ne serait pas entrée dans un homme ; mais il n'est pas également facile à toutes les âmes de se

2. - *Phèdre*. Mêmes références, p. 146-147

ressouvenir des choses du ciel à la vue des choses de la terre ; car certaines âmes n'ont qu'entrevu les choses du ciel ; d'autres, après leur chute sur la terre, ont eu le malheur de se laisser entraîner à l'injustice par les mauvaises compagnies et d'oublier les mystères sacrés qu'elles ont vus alors ; il n'en reste qu'un petit nombre qui en ont gardé un souvenir suffisant. Quand celles-ci aperçoivent quelque image des choses du ciel, elles sont saisies et ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes ; mais elles ne reconnaissent pas ce qu'elles éprouvent, parce qu'elles n'en ont pas des perceptions assez claires. C'est qu'en ce qui regarde la justice, la tempérance et les autres biens de l'âme, leurs images d'ici-bas ne jettent point d'éclat ; par suite de la faiblesse de nos organes, c'est à peine si quelques-uns, rencontrant des images de ces vertus, reconnaissent le genre du modèle qu'elles représentent. Mais la beauté, au contraire, était facile à voir à cause de son éclat, lorsque, mêlés au chœur des bienheureux, nous, à la suite de Zeus, d'autres, à la suite d'un autre dieu, nous jouissions de cette vue et de cette contemplation ravissante, et qu'initiés, on peut le dire, aux plus délicieux des mystères, et les célébrant dans la plénitude de la perfection et à l'abri de tous les maux qui nous attendaient dans l'avenir, nous étions admis à contempler dans une pure lumière des apparitions parfaites, simples, immuables, bienheureuses, purs nous-mêmes et exempts des stigmates de ce fardeau que nous portons avec nous et que nous appelons le corps, et où nous sommes emprisonnés comme l'huître dans sa coquille. [...]

• L'amour de Dieu pour la beauté (*jamâl*)

Ibn 'Arabi est né en 1165, à Murcie, dans l'Andalousie musulmane. Initié à la voie soufie à Séville en 1184, il en deviendra au dire de la tradition : Ash Sheikh al-Akbar (le plus grand Maître). Grand voyageur, il séjournera en Tunisie et au Maroc avant de partir pour le Moyen-Orient en passant par Le Caire et Jérusalem. Entre 1201 et 1215, il partage son temps entre la Mecque, Bagdad, Alep et l'Anatolie. Puis, en 1223, il se fixe à Damas où il mourra en 1240.

La page que nous proposons, en écho à celles de Platon, est extraite de son *Traité de l'amour*¹.

Vient de cette conformité à Dieu et à Son Prophète, l'amour de la beauté qui est un attribut divin.

Dans un des recueils sûrs de hadîths, il est affirmé que le Messager de Dieu – sur lui la grâce et la paix – a dit : "En vérité, Dieu est beau (*jamâl*) et aime la Beauté (*jamâl*).". Il nous exhorte donc à L'aimer par ce terme : *beau*.

Sous cette notion de beauté se cachent deux aspects : Le premier consiste à considérer la Beauté de la Perfection (*kamâl*) qui est la Beauté de la Sagesse (*hikma*). L'amant

1. - *Traité de l'amour*. Ibn 'Arabi – Introduction, traduction et notes de M. Gloton ; Albin Michel, Spiritualités vivantes, 1986, p. 174-176.

aime Dieu dans les choses instaurées avec une sagesse accomplie (*muhkam*) et qui relèvent de l'Œuvre d'un Sage. Certains ne parviennent pas à ce degré (et c'est en cela que consiste le second aspect de la Beauté) et ne possèdent pas la connaissance de la Beauté (en soi), mais plutôt celle de la beauté conditionnée qui repose sur une motivation que la Loi sacrée précise dans cette sentence prophétique : "Adore Dieu comme si tu Le voyais..." La particule *comme* (*ka*) a ici une fonction attributive et celui qui n'est pas arrivé à assimiler davantage que cette beauté conditionnée s' imagine qu'il en est bien ainsi. Il restreint donc Dieu par cette faculté comme il Le circonscrit au moyen de l'orientation rituelle (*qibla*) (dans la prière canonique en s'imaginant que Dieu s'y trouve, ainsi qu'il est rapporté dans cette nouvelle prophétique : "Dieu est dans la *qibla* de celui qui Le prie").

L'amant aime donc Dieu pour Sa Beauté sans encourir de désapprobation puisqu'il y est tenu par la Loi révélée, mais à la seule mesure de sa capacité : *Dieu impose l'âme à la seule mesure de sa capacité* (Coran II, 233). Il nous faut donc aimer Dieu – exalté soit-Il – pour Sa Beauté.

Sache que le monde, créé par Dieu en parfaite économie et selon des principes de perfection, est comme en a parlé l'Imam Abû Hâmid al-Ghazâlî : "De toutes les réalités possibles, rien n'est plus incomparable que ce monde."

D'autre part, le Prophète a rapporté que Dieu – exalté soit-Il – a créé Adam selon Sa Forme. L'homme est donc la synthèse (*majmû'*) (97) du monde. La connaissance que Dieu

a du monde n'est que celle qu'Il a de Lui-même, car Lui seul se trouve dans l'Existence universelle (*wujûd*). Il faut donc que l'homme soit constitué selon la Forme même de Dieu. Lorsqu'Il le fit apparaître sous l'aspect individuel (*'ayn*), l'homme devient la propre théophanie (*majalla*) de Dieu. Pour cette raison, il ne voit dans le monde que la Beauté de Dieu et aime la Beauté. En conséquence, le monde est la Beauté de Dieu, Lui qui est le Beau et l'Amant de la Beauté ! Aussi, celui qui aime le monde sous cet aspect l'aime-t-il par amour de Dieu et n'aime, en définitive, que Sa propre Beauté. On en déduit que la Beauté de l'Ouvrage divin (*çanha*) ne doit pas être rapportée à celui-ci, mais bien au Maître d'œuvre de la Beauté du monde qui est celle de Dieu.

La forme de la Beauté du monde, ou de celle des choses, est insaisissable (*daqîq*), étant donné son aspect dual, comparable à deux personnes aimées d'un amour naturel. Il s'agit, par exemple, de deux jeunes filles ou de deux adolescents qui partagent les caractéristiques humaines et qui en sont comme deux prototypes. Ils représentent aussi la perfection formelle qui est le principe de la perfection corporelle et psychique, forme qui assure l'intégrité de l'être dans sa réalité synthétique et dans ses éléments constitutifs et qui vient s'opposer à la difformité et aux infirmités.

L'une de ces deux créatures a reçu la beauté extérieure en partage et tous ceux qui la voient l'aiment ; l'autre, la laideur et ceux qui la voient éprouvent de la répulsion pour elle. S'agit-il alors de la beauté dont le nom peut s'appliquer à

toutes les formes d'une manière générale, au point que tous ceux qui voient quelqu'un l'aiment (98) ?

Nous venons de confier cette connaissance à ta considération. Cette attraction apparaît chez l'amant quand l'amour qu'il ressent pour un être survient à la suite d'une unique rencontre et non après l'amitié ou la fréquentation (99).

Réfléchis donc et considère bien cette question pour bien comprendre, si Dieu veut, le secret de cette réalité par laquelle Dieu se qualifie de beau et s'attribue l'amour de la Beauté, même sous les traits de Sa créature répugnante et nuisible, ou encore devant les choses monstrueuses qui enfreignent les lois naturelles ou conventionnelles.

Nota : Dans la première partie du dossier consacré à l'affectivité et à la sexualité (LAC n° 184), nous avons proposé quelques extraits de commentaires du Cantique des Cantiques par les Pères de l'Eglise. Ceux et celles de nos lecteurs qui voudront creuser ce thème trouveront dans le livre de Jean-François SIX, *Le chant de l'Amour - Eros dans la Bible* (DDB, Flammarion, 1995), une excellente introduction à ce texte et une lecture actualisée qui ne se dispense pas d'un détour par les Pères de l'Eglise et les Mystiques.

Les échos du silence

Sylvie GERMAIN (Ed. Desclée de Brouwer, 1997.)

Misère de Dieu

Michel MOUTON (Ed. Aubier, 1996.)

Voici deux livres récents sur Dieu. Ils sont très différents l'un de l'autre et pourtant ils se répondent.

*

Le premier, *Les échos du silence*, est écrit par la romancière et poète S. Germain. Dans ses romans précédents, elle avait marqué une grande attention à l'inattendu, à l'insolite, aux secrets des êtres. Avec ce dernier ouvrage, elle va plus loin dans

une quête spirituelle exigeante et profonde. Son texte est court, sobre, superbe.

Sa méditation se nourrit aux situations extrêmes où le tragique fait douter du sens. Ce sont tous les massacres ou les génocides que notre monde a connus depuis quelques dizaines d'années, provoqués par la faim ou la haine raciale, ces situations où tant de vies sont brisées de façon absurde hors de tout regard ou de toute voix divine ? Comment croire

encore en Dieu dans de telles situations ? Comment penser Dieu quand la barbarie et l'absurde ne connaissent plus de limites ?

S. Germain réentend le cri de Job, seul, en proie aux pires tourments et abandonné de Dieu : « *Si je crie à la violence, pas de réponse ; si j'en appelle, point de jugement.* »

Combien d'hommes font aujourd'hui écho à ce cri et ne reconnaissent dans ce tragique qui les affecte que la "signature acide du néant." Pas plus qu'il n'a répondu à Job, Dieu reste silencieux pour beaucoup de ceux qui font face à ce non sens. S. Germain rejoint là la prise de conscience par Thérèse de Lisieux que beaucoup d'hommes vivent aujourd'hui hors de toute référence à Dieu.

Le recours au Dieu tout-puissant, infiniment bon et omniscient n'est plus possible dans ce con-

texte. L'épreuve du mal est trop radicale pour qu'un tel Dieu n'y perde au moins sa bonté sinon sa puissance. L'apologie qui cherche à concilier le mal et ce Dieu "des philosophes" s'avère vaine sinon indécente.

Mais l'épreuve du mal n'interdit pas une autre forme d'attention faite de silence, silence de l'homme qui vient en écho au silence de Dieu.

Le Dieu qui peut alors se dévoiler n'est plus l'idole destinée à combler nos attentes, à fournir les réponses à nos questions. C'est le Dieu qui s'est retiré du monde pour laisser place à sa créature libre. Ce n'est plus le Dieu vindicatif, c'est le Dieu qui se révèle à Elie au Mont Horeb dans le "soupir de fin silence."

C'est un Dieu qui ressemble au roi Lear de Shakespeare. Le vieil homme a fait don de tous ses biens et de ses pouvoirs à ses

filles qui en ont mal usé et l'ont trahi. Il se trouve ainsi seul, dépouillé, menacé de déréliction et de folie devant ceux qui l'ont ruiné. S. Germain développe cette image dans toute la dernière partie du livre.

Le Dieu qui fait écho aux tragédies humaines est un Dieu qu'on ne possède pas, qui ne se trouve pas là où on l'attend, à l'image de Jésus qui arpente la Palestine et surprend toujours ses interlocuteurs.

Aussi bien les jeux du désir que les élaborations de la morale peuvent faire écran à cette présence de Dieu sous la modalité du silence et de l'altérité. Parmi d'autres figures, S. Germain évoque celle d'Hetty Hillesum, déportée lors de la guerre de 1940. Elle appelait à "forcer l'écoute pour que l'audition puisse avoir lieu."

Il n'y a plus ni garanties ni certitudes mais un chemin à l'issue

incertaine. S. Germain indique la voie d'une aventure spirituelle qui prend la mesure du mal et refuse les solutions en trompe-l'oeil. Les dernières lignes du livre disent l'enjeu de cette aventure : « *Et quand bien même la parole resterait à jamais enfouie dans la nuit, ne parviendrait pas à luire, le fait de l'avoir attendue, d'avoir profondément désiré son surgissement, son bruissement, suffit déjà à éclairer cette nuit noire, d'un halo minuscule, soit, mais porteur d'espérance.* »

*

Le deuxième ouvrage fait écho au premier mais dans un style tout différent. *Misère de Dieu* de M. Mouton n'est pas oeuvre de poète mais de philosophe dans un style nettement plus difficile d'accès.

L'auteur y développe une réflexion critique sur les discours qu'on peut tenir sur Dieu. Il récu-

se toute forme d'existence de Dieu au sens où ce dernier pourrait avoir une place parmi les êtres, fût-elle en surplomb ou au-delà de l'être. Mais il vise tout autant un athéisme qui partirait du même présupposé de l'existence de Dieu.

Si Dieu peut avoir sens, c'est comme sens toujours inadéquat à lui-même et infigurable. M. Mouton veut soustraire Dieu à toutes les menaces que l'ontologie fait peser sur lui. Dieu ne peut apparaître que sous la forme d'un manque, comme une place vide que nous ne devons pas chercher à combler.

On retrouve ici la critique des attributs divins de toute puissance et de bonté que S. Germain avait déjà formulée. On ne peut dire à la fois que Dieu est intelligible, qu'il exerce un pouvoir absolu sur le monde et qu'il est infiniment bon. Il faut cheminer sur d'autres voies si l'on veut éviter

d'enfoncer Dieu dans une existence de plus en plus problématique et misérable.

Dieu est lié au mouvement qui fait que nous ne pouvons jamais assimiler le réel à l'idée que nous nous en faisons. Nos représentations sont amenées à évoluer et ce mouvement ne peut se produire que par une forme d'indétermination ou de liberté que nous avons de trouver de nouvelles représentations. Et Dieu serait lié à cette capacité pratique de produire le sens nécessaire à notre vie.

Dieu n'existe pas mais nous sommes obligés de garder en nous quelque chose de lui. C'est ce qui doit nous conduire à un mutisme qui n'est pas un manque de communication mais l'accompagnement nécessaire du déploiement de la représentation. Il n'y a pas de discours possible sur Dieu. Il ne se manifeste que comme la résonnance d'un manque.

Ce livre est difficile. Mais la réflexion à laquelle il convoque est stimulante. On peut déplorer que sa réflexion sur Dieu ne s'opère qu'à partir du seul travail de la représentation. On peut aussi regretter l'absence de prise en compte de l'Incarnation avec ce qu'elle a d'éclairant pour entrer dans le mystère de Dieu. Il n'en reste pas moins que l'auteur nous aide à mieux cerner les pièges d'une apologétique prisonnière de la seule raison.

De Dieu, nous ne percevons que son écho. Il n'est ni "dans le vent fort et puissant", ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Il est dans le "souffle ténu". C'est ce que disent à leur façon ces deux ouvrages. Ce message est bon à entendre dans un monde en quête de sens et qui ne reçoit plus les justifications trop bavardes sur l'existence de Dieu.

Présenté par
Nicolas RENARD

André GENCE

**Sur la terre
comme au ciel**La Thune
MARSEILLE

Sur la terre comme au ciel

André GENCE (Ed. La Thune, Marseille¹)

Nous signalons d'abord que ce livre s'inscrit dans un projet éditorial : publier tout ouvrage intéressant la culture, les religions, Marseille et sa région.

Plus précisément, ce livre paraît dans la collection : art, artistes, artisans. Garder ces trois mots pour s'approcher de l'expression d'André, peintre et artiste, est finalement un bon chemin. Retenons aussi une phrase de la préface : « *L'artiste ne se cache pas derrière le prêtre ; le prêtre ne s'évanouit pas dans l'artiste...* »

Les chapitres rassemblent des conférences faites par André, à propos, par exemple, de la liberté poétique, l'approche du sacré, l'art religieux, liturgique, le symbole comme langage de l'art et de la foi...

1. - Editions La Thune, 38 rue Saint-Jacques, 13006 MARSEILLE.